This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

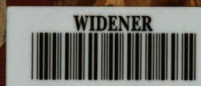
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

810
80



Digitized by Google

C
810
80

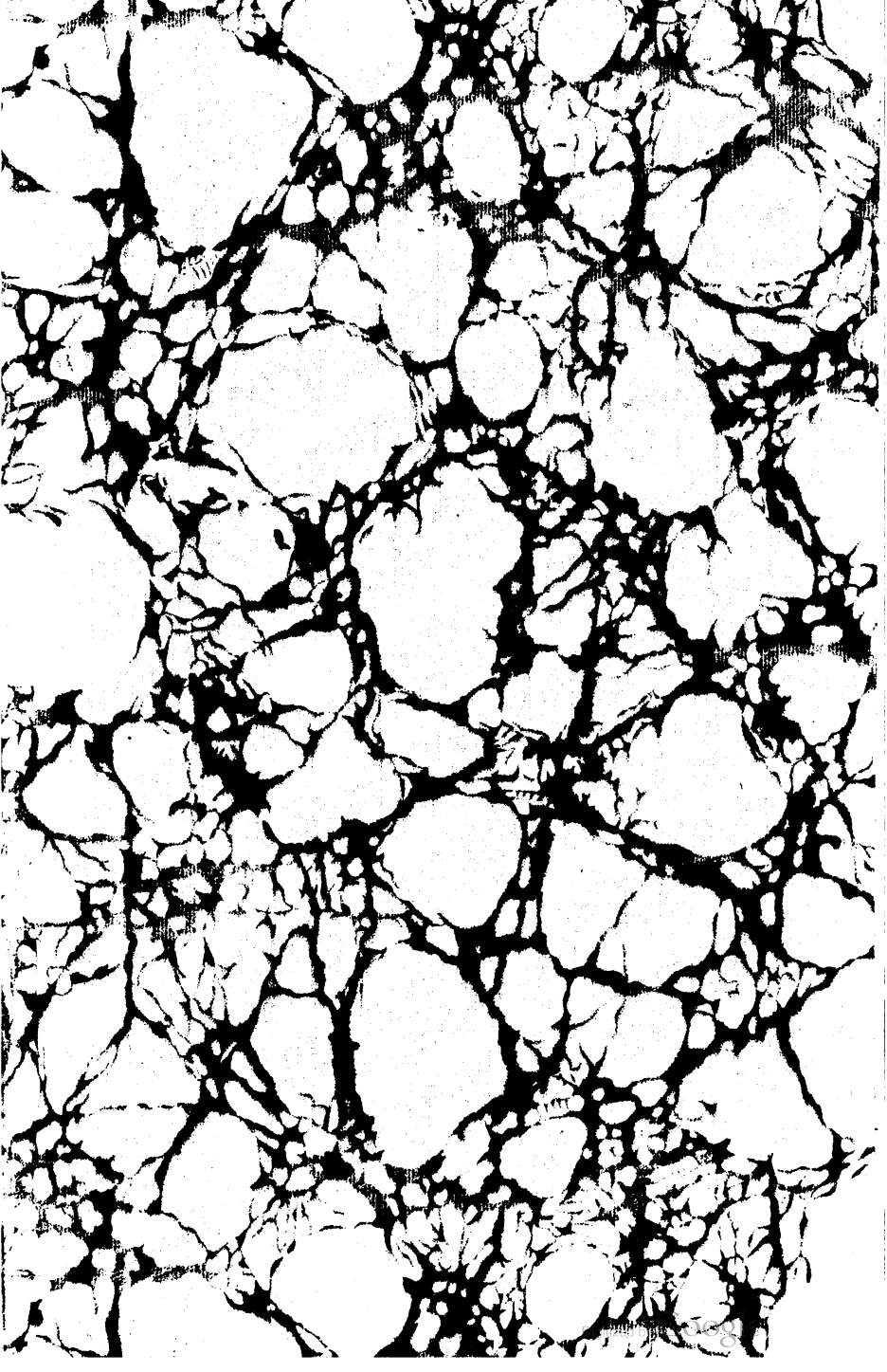
Harvard College
Library

FROM THE BEQUEST OF

Lucy Osgood

OF MEDFORD, MASSACHUSETTS

Digitized by Google



Digitized by Google

Knauer

Digitized by Google

Digitized by Google

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

DE STRASBOURG.

ULFILA

SA VIE ET SA DOCTRINE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE STRASBOURG

ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

le 16 février 1872, à 4 heures du soir

pour obtenir le grade de bachelier en théologie

PAR

CHARLES KNAUER

DE BOUXWILLER (BAS-RHIN).

STRASBOURG

IMPRIMERIE DE J. H. EDOUARD HEITZ

RUE DE L'OUTRE, 5.

1872.

Digitized by Google

C 810.80

HARVARD COLLEGE
APR 13 1922
LIBRARY

Lucy Osgood fund

Digitized by Google

A MES PARENTS.

A MONSIEUR SCHNELL

pasteur à Bouxwiller.

Digitized by Google

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

M. BRUCH ✱, doyen,

MM. REUSS ✱,
SCHMIDT ✱,
LICHTENBERGER,
SABATIER,
N... } Professeurs.

M. REUSS, président de la soutenance.

MM. REUSS,
SCHMIDT,
SABATIER. } Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

Digitized by Google

ULFILA

SA VIE ET SA DOCTRINE.

INTRODUCTION.

Suivant une tradition universellement admise dans l'Eglise, les premières tentatives pour convertir les peuples barbares sont contemporaines des premiers développements du christianisme dans l'empire. Les disciples, fidèles à l'ordre de leur Maître, se répandirent parmi toutes les nations pour leur enseigner la religion nouvelle. Mais leurs succès chez les barbares furent bien différents de ceux chez les peuples civilisés. Tandis que dans le monde romain le christianisme se fixait solidement, il ne prenait racine que bien tard dans le monde barbare. Cette lenteur dans la propagation du christianisme s'explique par ce fait que les missionnaires dans le monde barbare étaient trop peu nombreux, et n'avaient pas de successeurs pour continuer leur œuvre. De plus, l'absence de relations régu-

Digitized by Google

lières entre les Barbares et les Romains, les persécutions qui détruisaient le christianisme naissant, la nécessité d'achever la conquête chrétienne de l'Empire romain lui-même, toutes ces causes firent longtemps oublier les nations barbares et livrèrent à des efforts isolés et partant souvent stériles, l'œuvre missionnaire au-delà des frontières romaines. Mais les persécutions et les édits de proscription forcèrent les chrétiens de l'Empire à venir chercher un asile chez les nations voisines qui leur offrirent volontiers l'hospitalité : beaucoup de ces fugitifs s'établirent dans la Germanie. Dès lors les peuples de cette contrée se mirent en relation avec les provinces de l'Empire, et commencèrent à former de grandes confédérations sur les bords du Rhin et du Danube. L'histoire parle de Francs, d'Allemands et de Goths.

De ces trois confédérations, celle des Goths fut la première à accepter le christianisme. Suivant toute vraisemblance, la race gothique en arrivant d'orient en occident, se serait divisée en deux tribus : l'une se dirigeant vers le nord, aurait occupé une partie de la Scandinavie et les bords de la mer Baltique, jusqu'à la Vistule ; quant à l'autre, elle se serait établie sur les rives du Danube, dans le pays désigné sous les noms de Gétie et de petite Scythie. Ces nouveaux habitants des bords du Danube perdirent à la longue leur caractère germanique, par leurs rapports avec les Scythes, et comme ils adoptèrent les usages et les mœurs du peuple au milieu duquel ils étaient venus se fixer, la plupart des historiens grecs et romains ne virent qu'une même race dans la population mixte établie sur les rives occi-

Digitized by Google

dentales et septentrionales du Pont-Euxin, et la désignèrent sous le nom générique de Scythes. Dans la suite, les tribus gothiques établies au nord descendirent aussi vers le midi, et rencontrèrent leurs frères sur les bords du Danube. Par suite de ce grand mouvement de la nation gothique, les bords de la mer Noire se trouvèrent occupés depuis l'embouchure du Danube jusqu'à celle du Tanaïs par la race germanique. C'est peut-être dès cette époque que les Goths qui s'étaient fixés sur les deux rives du Dnieper, se divisèrent en Wisigoths et Ostrogoths, suivant leur position à l'ouest ou à l'est de ce fleuve. Une autre race gothique, arrivée la dernière, est celle des Gépides.

Etablis définitivement vers la fin du second siècle sur les frontières du Danube, les Goths se mirent de bonne heure en relation avec les voisins de l'Empire, qui étaient généralement chrétiens. De plus, les chrétiens de l'Empire, persécutés par les empereurs, se réfugièrent chez les Barbares où ils pouvaient librement professer leurs croyances religieuses; ils agissaient ainsi, souvent même sans volonté prise de leur part, sur la vie des Barbares. Enfin les invasions que les Wisigoths faisaient au-delà du Danube augmentèrent considérablement le nombre des chrétiens dans la Scythie gothique. Ce fut surtout sous les empereurs Valérien et Gallien que les Wisigoths firent de nombreuses invasions: ils passèrent en Bithynie, parcoururent l'Asie Mineure, ravagèrent les riches provinces de Phrygie, de Galatie et de Cappadoce, arrachèrent beaucoup de familles, en grande majorité chrétiennes, à leur patrie et les transportèrent dans la Scythie. Ces

Digitized by Google

chrétiens captifs, parmi lesquels il y avait même des prêtres, exercèrent une grande influence sur l'esprit des Wisigoths. Ils soignaient les malades et mettaient en pratique, par une vie pure et irréprochable, les divins préceptes de leur Maître. Cette prédication par les œuvres, prélude de la prédication dogmatique, amena les Barbares à désirer l'Evangile. Les Wisigoths se sentirent naturellement attirés vers leurs prisonniers chrétiens, par les services journaliers qu'ils en recevaient, par le charme de leur commerce, par la sainteté admirable de leur foi. Ils voulurent, rapporte saint Basile, avoir le secret de cette mystérieuse influence : on leur fit alors connaître le Dieu inconnu qui inspirait toutes ces actions, objet de leur naïf étonnement. Ils rendaient dans leur religion nationale un culte aux forces inintelligentes de la nature : ils s'habituèrent facilement à craindre et à vénérer un Dieu qui leur manifestait sa puissance par l'énergie des grâces de ses serviteurs. Ils crurent, ajoute Sozomène, qu'ils se rendraient ce Dieu propice, s'ils imitaient les hommes dont ils reconnaissaient la supériorité, et s'ils adoraient avec eux ce Dieu plus puissant que les autres. Ils prièrent donc les chrétiens de leur enseigner ce qu'il fallait faire, et bientôt un grand nombre d'entre eux reçurent le baptême et entrèrent dans l'Eglise. C'est ainsi que se forma une chrétienté barbare au nord du Danube[1].

Cette subite conversion, qui est un contraste frappant avec la résistance des payens romains, s'explique

[1] Révillout, De l'arianisme des peuples germaniques, p. 18.

Digitized by Google

par le caractère général de la race germanique. Il y avait en effet chez ces Barbares un esprit très-sérieux, qui se révoltait à la vue de la licence des Romains; de plus, la race germanique méprisait l'Etat, qui tyrannisait les individus; elle favorisait l'esprit d'indépendance et par conséquent l'association libre; elle savait en outre respecter la famille qui avait chez les Barbares une base toute chrétienne. Ce n'est pas à dire que cette race était déjà civilisée. Loin de là: elle était encore barbare, car elle ne connaissait pas encore les arts, l'agriculture. Quant aux éléments religieux, ils occupaient peu de place chez les Germains: leurs croyances à l'immortalité de l'âme et à une rémunération dans une vie future étaient, il est vrai, très-vives et très-décidées. Mais les rares formes de leur culte se confondaient avec celles de la politique; ils n'avaient ni édifice religieux, ni prêtre, ni symbole extérieur. Cette absence de formes sensibles ne prouve pas leur manque de facultés religieuses; il y avait au contraire des aspirations religieuses très-intenses chez ces Barbares. Leur âme simple, a-t-on dit, entrevoit le divin et le respecte tellement qu'ils ne se servent pas de formes pour l'exprimer. Enfin, il faut ajouter que leur mythologie n'avait pas ce caractère licencieux du paganisme: elle cachait le souvenir d'une chute de l'humanité et l'espoir d'une restauration. Il y avait donc là des points de contact auxquels le christianisme pouvait se rattacher; et ce sont précisément ces points de ressemblance entre le caractère des Barbares et le christianisme qui expliquent la facilité avec laquelle ces peuples se sont convertis.

Digitized by Google

Cependant il ne faudrait pas croire que ces Barbares aient embrassé le christianisme d'un seul coup. A la suite de siècles seulement, la nouvelle religion triompha de toutes les difficultés qui s'opposaient à sa marche. Cette lenteur des progrès du christianisme chez les Germains est due en partie à la manière dont ils ont été gagnés à l'Evangile, et en partie au christianisme même qu'on leur apporta. Les peuples germains en effet, ont été convertis de différentes manières : tandis que les uns par le contact avec les chrétiens de l'Empire et par les prédications des missionnaires, ont appris à connaître les bienfaits de l'Evangile, les autres malheureusement ont été convertis par violence, comme à l'époque de Charlemagne, ou bien encore par intérêt alors que leurs chefs, pour mieux assurer leur domination sur les peuples vaincus, ont embrassé le christianisme avec leurs sujets. Mais d'un autre côté, la lenteur des progrès du christianisme chez les Germains s'explique aussi par la nature même du christianisme qu'on leur apporta : ce fut en effet le catholicisme romain avec ses dogmes et sa hiérarchie que les missionnaires venaient leur apporter ; et bientôt la langue nationale, comme ailleurs, fut bannie du culte et remplacée par le latin.

Cependant à l'époque de Constantin, le christianisme avait déjà trouvé accès dans le cœur des Goths et transformé leurs mœurs barbares. Athanase dépeint en véritable apologiste le triomphe du christianisme sur le paganisme ; il montre comment les Goths sont convaincus de la vérité chrétienne et rapporte qu'ils ont déjà renoncé à leurs mœurs barbares, qu'ils n'adorent

Digitized by Google

plus les divinités payennes, mais le seul vrai Dieu qui leur a été révélé par Christ; il ajoute que ces peuples, si passionnés autrefois pour la guerre, sont maintenant animés des sentiments les plus pacifiques. Les historiens de l'Eglise racontent même qu'à l'époque de Constantin, les Goths avaient déjà leur organisation ecclésiastique, leurs évêques, leurs prêtres, leurs diacres, leurs moines, etc. C'est ainsi que Socrate rapporte qu'au concile de Nicée en 325, il y avait déjà un évêque goth, Théophile, qui signa même le célèbre symbole de Nicée. Théophile, auquel paraît revenir la gloire d'avoir travaillé un des premiers à la conversion des nations gothiques, mérite donc, ainsi que les ouvriers obscurs qui travaillèrent avec lui, les hommages de la postérité. Mais la conversion définitive de ces nations devait être l'œuvre d'un homme qui, par la fermeté de ses convictions chrétiennes, par sa science profonde et par son amour ardent pour son peuple, fut à la hauteur de cette mission si noble et en même temps si difficile. Ce véritable apôtre des Goths, comme la postérité l'a appelé à bon droit, fut Ulfila, dont la vie et la doctrine font le sujet de notre étude.

Digitized by Google

Ulfila. Sa vie.

Le récit d'Auxentius [1], disciple immédiat d'Ulfila, nous autorise à fixer la date de la naissance de cet illustre évêque en l'année 318, car il nous rapporte qu'il mourut en 388, à l'âge de 70 ans. Ses aïeux qui avaient autrefois habité la petite bourgade de Sadagolthina, près de la ville de Parnassus, avaient été emmenés captifs de la Cappadoce [2], et avaient déjà vécu à peu près 60 ans au milieu des Goths, lorsque Ulfila vint au monde. Il était donc Goth de naissance : son nom [3], qui est essentiellement allemand, en est déjà une preuve (Wulfila, de *wulfs*, c'est-à-dire *wolf*, ainsi *wœlflein*).

D'un côté, initié par ses parents à la langue grecque et recevant de leur part une éducation toute chrétienne,

[1] Georg Waitz, Ueber das Leben und die Lehre des Ulfila, S. 36.

[2] Des savants, surtout Esberg, ont mis en doute ce récit, en disant que l'historien Philostorge qui le rapporte est un ἀνηρ ψευδολογος τε, και ουδε μυθολογιας 'απεχομενος. Nous sommes loin de partager cette opinion de Philostorge qui, étant lui-même de la Cappadoce, pouvait nous renseigner sur ce qui se passait dans sa patrie ; de plus, son récit est confirmé par Basile qui rapporte que c'est de la Cappadoce que la doctrine chrétienne est parvenue aux Goths.

[3] Les écrivains diffèrent sur la manière d'écrire ce nom : les écrivains espagnols l'écrivent Gudilla ou Gudila, d'autres comme Jornandes, Hugo Grotius, ont Vulfila ou Wulfila ; les écrivains grecs tels que Socrate, Théodoret, Nicéphore Calliste, ont 'Ουλφιλα (Ulphila), Philostorge a 'Ουρφιλα. Enfin on trouve encore Gulfilas, Gulfias, Ulphias et Ulpias. Voy. Esbergii Ulphilas Gothorum episcopus, § 1.

Digitized by Google

et de l'autre, appartenant par sa naissance au peuple germanique, il était plus que tout autre qualifié pour devenir un jour son éducateur. Son activité s'étendit d'abord sur les Wisigoths établis sur les bords du Danube, sur les Thervinges et les Taïphales. Jusqu'à l'âge de 30 ans il resta lecteur, puis il fut nommé évêque. Philostorge et Auxentius sont d'accord, quant à l'année où Ulfila parvint à cette dignité ; mais le premier diffère du second sur les causes qui ont motivé sa nomination à l'épiscopat. En effet, Philostorge rapporte qu'Ulfila ayant été choisi par un des rois du pays pour faire partie d'une ambassade envoyée à Constantin, se fit remarquer à la cour impériale, et parut aux évêques orientaux capable de diriger l'église gothique ; il fut donc sacré évêque par Eusèbe et par d'autres évêques ariens[1]. Il est facile d'entrevoir que Philostorge a confondu les faits ; car en l'année 348, Constantin était déjà mort, de même qu'Eusèbe. C'est donc, non pas sous Constantin, mais sous Constance, qu'Ulfila a été nommé évêque. Si Philostorge veut qu'Ulfila ait été consacré par Eusèbe de Nicomédie, et s'il le nomme le premier évêque des Goths, en passant sous silence Théophile qui avait reconnu la foi de Nicée, c'est qu'il veut montrer par là que l'église gothique était, dès son origine, arienne. Il se mêt ainsi en désaccord avec les historiens grecs, Socrate et Sozomène, qui prétendent que l'église gothique avait d'abord reconnu la doctrine nicéenne, qu'Ulfila lui-même avait d'abord partagé les opinions des catholiques et que plus tard seulement

[1] Heupelii dissertatio de Ulphila, p. 5, d.

Digitized by Google

l'église gothique devint définitivement arienne, grâce à son évêque.

Ulfila fut donc revêtu de la dignité épiscopale vers 348 : dès lors il travailla avec beauconp d'ardeur et de succès à la conversion des Goths établis au-delà du Danube ; il les instruisit, les affermit dans la foi nouvelle et fit d'eux de véritables chrétiens. Il recueillit bientôt le fruit de ses efforts et de sa prudence : il acquit parmi les siens une puissance égale à celle des rois les plus absolus, et s'attira même de la part de ses contemporains le glorieux surnom de Moïse. Sous son gouvernement spirituel, le christianisme se propagea rapidement au nord du Danube, il pénétra même dans tous les actes de la vie barbare : les tribus en marche avaient leurs prêtres, des tentes leur servaient d'église ; les guerriers, en allant au combat, entonnaient des psaumes dans leur rude langage. Dans les bourgades, parmi la partie sédentaire de la nation, le christianisme paraissait sous des formes moins singulières, car la congrégation religieuse y semble organisée ; la bourgade a son prêtre, souvent d'origine gothique, mais plus souvent de race mixte, comme Ulfila lui-même. Il est vrai que le caractère national reparaissait encore souvent au milieu même des actes de la vie chrétienne ; c'est ainsi qu'après les solennités saintes qui se faisaient aux grandes fêtes, les fidèles de la Gothie prenaient place à ces festins si chers aux Barbares, et oubliant souvent les règles de la tempérance chrétienne, se livraient à tous les excès, de sorte que leur ardeur guerrière était souvent excitée par l'ivresse. Cependant malgré ces excès, le christianisme faisait

Digitized by Google

chaque jour de nouveaux progrès parmi les Barbares ; des princes goths se convertirent et la foi nouvelle portée du midi au septentrion, agita tout le monde barbare. Ces progrès firent pousser un cri de triomphe aux chefs du christianisme : ils crurent que l'œuvre était achevée et que dans tout l'univers, selon saint Jérôme, il n'y avait plus qu'un seul mot : Jésus-Christ.

La révolution religieuse était cependant encore bien loin de son terme, puisque la grande majorité des Goths était encore restée idolâtre ; en outre, beaucoup de tribus et de princes combattaient encore de toutes leurs forces le christianisme. C'est ainsi qu'en 355 éclata la première persécution contre les chrétiens barbares, alors qu'Ulfila avait à peine travaillé 7 ans à leur conversion. Le prince des Goths, Athanarich, voyant que d'un côté la religion de ses ancêtres était foulée aux pieds, et que de l'autre le christianisme faisait chaque jour de nouveaux progrès, fit décréter une persécution qui coûta la vie à beaucoup de chrétiens, et qui obligea même leur évêque à chercher un asile sur le territoire romain. Constance, avec lequel il avait déjà auparavant entretenu des relations amicales, lui offrit un accueil favorable, il lui permit de s'établir avec les siens au sud du Danube, dans la Mœsie. Philostorge et Auxentius sont en général d'accord en parlant de cette première persécution, seulement Philostorge ne donne pas le nom de l'empereur qui avait accueilli ces premiers fugitifs : il semble même encore songer à Constantin. Auxentius au contraire nomme l'empereur, à savoir Constance, et indique clairement l'époque à

Digitized by Google

laquelle eut lieu cette persécution, comme le prouve la citation suivante[1] : *ubi et post multorum servorum et ancillarum Cristi gloriosum martyrium, immı nente vehementer ipsâ persecutione, completis septem annis tantummodo in episcopatum, supradictus sanctissimus vir beatus Ulfila cum grandi populo confessorum de varbarico pulsus, in solo Romanie a thunc beate memorie Constantio principe honorifice est susceptus.*

Auxentius fait donc remonter cette première persécution en l'année 355. Il est à regretter qu'il n'indique que vaguement le pays qu'Ulfila avait jusqu'alors habité : le terme de *varbaricum* pour *barbaricum* était employé à cette époque pour désigner toute contrée qui n'appartenait pas à l'empire romain, et par contre ne nous fait connaître la demeure des Goths au-delà du Danube que d'une manière imparfaite. Il faut encore remarquer qu'Auxentius oublie de nommer le nom du prince barbare qui avait décrété cette persécution ; il le désigne simplement par l'expression judex Gothorum, expression qui, il est vrai, ne peut s'appliquer qu'à Athanarich, car d'après un contemporain de ce prince, il aurait préféré le titre de judex impliquant l'idée de sagesse, à celui de rex, impliquant la puissance[2]. Il est vrai qu'Isidor[3] rapporte que ce n'est que sous Valens qu'Athanarich devint chef des Goths ; mais il se trompe, car son père Rhothestée, en l'honneur duquel déjà Constantin avait fait ériger une statue,

[1] Waitz, Ueber das Leben und die Lehre des Ulfila, S. 20.
[2] Waitz, ouvrage déjà cité, p. 38, note 4.
[3] Idem, note 6.

Digitized by Google

devait être mort vers 355 et avoir été remplacé par son fils Athanarich. Il est même possible qu'il ait inauguré son règne avec cette persécution.

Ulfila s'établit donc avec ses compagnons d'infortune dans la Mœsie, au pied de l'Hémus : Jornandès même parle encore de ces Goths qui ont habité dans la Mœsie, près de Nicopolis, et les désigne par le terme de *Gothi minores ;* il les représente comme un peuple pauvre, inaguerri, vivant de l'agriculture et de l'élève des bestiaux : «Ce peuple, dit-il, a seulement en abondance des bêtes de trait, des pâturages et des forêts, mais peu de blé, quoique d'ailleurs le pays soit fertile [1].»

Ulfila pouvait maintenant travailler avec beaucoup d'espoir à la conversion de son peuple, car, en s'établissant dans la Mœsie, il avait choisi une contrée très-favorable à la vie nomade, qui devait en conséquence inviter les nouveaux hôtes à s'y établir comme dans une nouvelle patrie. De plus, l'empereur témoigna à Ulfila les plus grands honneurs. Ce fait est confirmé par le récit de Philostorge qui rapporte que Valens avait l'habitude d'appeler Ulfila le Moïse des Goths [2].

L'activité missionnaire d'Ulfila, d'après Auxentius [3], dura encore 33 ans, ainsi jusqu'en 388. Il est à regretter que le disciple ne parle plus qu'en peu de mots des derniers événements de la vie de son maître. Après avoir mentionné qu'Ulfila travailla encore 33 ans au milieu des Goths, il parle déjà de son dernier voyage

[1] Krafft, Die Kirchengeschichte der germanischen Vœlker, erster Band, erste Abtheilung, S. 221.

[2] Heupelii dissertatio de Ulfila, p. 5, note d.

[3] Waitz, p. 20.

Digitized by Google

et de sa mort. Heureusement nous avons d'autres témoignages qui complètent le récit d'Auxentius. C'est ainsi que Socrate et Sozomène rapportent, qu'en 360, Ulfila assista au synode de Constantinople et qu'il y signa la confession de foi arienne, car au synode de Constantinople, on se prononça pour la doctrine élaborée à Ariminum ou Rimini, en 359, et on y ajouta un article dans lequel il est dit qne le terme de οὐσία doit être rejeté comme ne se trouvant nulle part dans la Bible, de même que le terme de ὑποστασις, pour désigner le Père, le Fils et le Saint-Esprit [1]. Socrate remarque que jusqu'alors Ulfila s'était déclaré pour la foi nicéenne, comme son prédécesseur Théophile, mais que le parti arien l'ayant attiré au synode de Constantinople, le détermina à renoncer à la doctrine catholique et à embrasser la doctrine arienne [2]. D'après Sozomène, Ulfila aurait par imprudence participé à ce synode et serait encore resté dans la suite en relation avec les évêques catholiques, mais plus tard, en arrivant à Constantinople, dans le but de demander l'hospitalité pour les Goths pressés par les Huns, il aurait embrassé l'arianisme, soit par nécessité politique, soit par conviction [3].

La première persécution qui avait obligé Ulfila et son peuple à passer le Danube, fut cependant impuissante à effacer toutes les traces du christianisme sur les bords de ce fleuve. De fréquentes relations existaient entre les Goths et les Romains. De nombreux

[1] Massmann, Ulfilas. Einleitung, S. 14.
[2] Waitz, p. 40.
[3] Idem.

Digitized by Google

missionnaires, soit catholiques, soit hérétiques, faisaient tous leurs efforts pour gagner de nouveaux partisans à la religion chrétienne. C'est ainsi qu'Epiphane[1] parle d'un hérésiarque, nommé Audæus, qui exerçait sur les esprits des Barbares une si grande influence qu'ils vinrent en foule lui demander le baptême et que son église devint bientôt si nombreuse qu'il fut obligé de consacrer des évêques pour l'aider dans l'administration ; deux d'entre ces évêques, Sylvanus et Uranus, furent assez célèbres pour que leur nom passât à la postérité, avec celui de leur maître. Cet Audæus, qui était originaire de la Mésopotamie, avait donné à certains passages des livres sacrés une interprétation dont la conséquence dernière était la destruction du christianisme. «Dieu, disait-il, a formé l'homme à son image; or, l'homme se compose d'un corps et d'une âme ; donc Dieu qui fit à son image le corps aussi bien que l'âme, est un être corporel ; il a donc une forme matérielle.» A cette doctrine monstrueuse qu'il tirait de son propre fonds, et qui faisait retomber 4 siècles après Jésus-Christ, l'humanité dans toutes les erreurs de l'anthropomorphisme, Audæus en avait ajouté d'autres empruntées aux Manichéens ; de plus, il professait dans ses mœurs un rigorisme outré que ses disciples démentaient, dit-on, par leur conduite secrète. — De même saint Basile parle d'un certain Eutychès de la Cappadoce qui avait travaillé avec beaucoup de succès à la conversion des Goths. Ulfila

[1] Massmann, Ulfilas. Einleitung, S. 14. — Waitz, S. 42. — Revillout, chap. II.

Digitized by Google

de son côté devait aussi chercher à gagner de nouveaux partisans à sa doctrine, et à combattre de toutes ses forces le paganisme parmi les sujets d'Athanarich. Le prince des Barbares, furieux de voir les progrès continus du christianisme, fit décréter en l'année 370 une deuxième persécution beaucoup plus violente que la première.

Les historiens de l'Eglise, surtout Socrate et Sozomène, donnent des détails assez précis sur cette deuxième persécution[1]. Non-seulement les gens de basse condition, mais encore les personnages les plus distingués furent livrés aux tourments et souffrirent le martyre. Athanarich lui-même persécutait et tourmentait les chrétiens en véritable Néron, comme le rapporte Socrate. Tantôt, dit-il, il les surprenait pendant le sommeil, dans leurs habitations mêmes, tantôt ses compagnons parcouraient les bourgades de la tribu, cherchant les fidèles pour les forcer à manger des viandes consacrées aux idoles, sans toutefois se donner beaucoup de peine pour les trouver, et s'en rapportant presque toujours aux dépositions charitablement mensongères des habitants du pays. Quoique aucune règle ne présidât à ces persécutions, ajoute Sozomène, elles se faisaient néanmoins avec violence : c'était une justice peu soigneuse, mais expéditive. Souvent on portait les images ou les symboles de quelque dieu germanique dans les tentes des fidèles, et s'ils refusaient d'adorer ces images, on les mettait à mort, c'est-à-dire que l'on incendiait leurs tentes et

[1] Waitz, p. 43. — Révillout, p. 29.

Digitized by Google

qu'ils périssaient ainsi avec toute leur famille. D'autres fois on choisissait le moment où ils se trouvaient rassemblés dans une de ces églises mobiles qui se transportaient en divers lieux, et l'on mettait le feu à ce frêle édifice. Les femmes, les vieillards, les enfants, tout était étouffé dans les flammes.

Très-intéressants à cet égard sont les Actes des martyrs, conservés par l'Eglise grecque. En effet, ils racontent qu'un chrétien nommé Sabas avait été cité par un des envoyés d'Athanarich; le juge barbare lui demanda ce qu'il possédait: «L'habit que je porte,» répondit-il. On le laissa partir; un tel homme ne paraissait pas redoutable. Néanmoins l'année suivante, ce même Sabas fut saisi par Athanarich en personne, dans sa demeure, en même temps qu'un prêtre Nicétas. On l'enleva, comme on l'avait trouvé, c'est-à-dire sans aucun vêtement, et après l'avoir traîné nu à travers les ronces et les épines, on lui meurtrit le corps à coups de fouets et de bâtons. Ses bourreaux l'attachèrent ensuite, par les mains et par les pieds, à deux traverses de bois, et le laissèrent ainsi suspendu pendant toute une nuit. On le gardait si mal, qu'il fut détaché par une femme et aurait pu se sauver s'il n'eût préféré attendre le martyre. Le lendemain, Athanarich lui ordonna de manger des viandes consacrées aux idoles. «Ces viandes, dit-il, sont aussi impures que celui qui me les envoie.» Le prince barbare essaya alors de le tuer en le frappant violemment de son javelot. Sabas vivait encore après ce coup et bravait son bourreau; Athanarich ordonna de le jeter dans le Musée; les Wisigoths, après l'avoir précipité dans ce fleuve, l'y

Digitized by Google

étouffèrent avec la traverse de bois qu'ils avaient de nouveau attachée à son corps. Pendant tout son supplice, Sabas qui désirait le martyre, avait excité ses persécuteurs à le tourmenter; ils le tuèrent de guerre lasse.

Les chrétiens goths, enveloppés dans cette seconde persécution, cherchèrent comme ceux de la première un asile sur le territoire romain. Le chef barbare, Athanarich, put croire un moment que le christianisme était exterminé en Gothie; mais cette tempête ne pouvait décourager les évêques chrétiens qui croyaient impossible que la lumière de la foi pût s'éteindre dans les lieux qu'elle avait éclairés de ses rayons, et la source de vie se tarir jamais.

Les chrétiens établis sur la rive du Danube, ne restèrent point indifférents à ce qui se passait de l'autre côté du fleuve; ils voyaient tous les jours arriver parmi eux quelques débris de l'Eglise gothique, quelques Barbares fugitifs qui venaient avec confiance demander, au nom de Jésus-Christ, à leurs frères de l'Empire, l'hospitalité qu'en d'autres circonstances on leur eût refusée comme à des ennemis.

A cette nouvelle, l'Eglise de Cappadoce, mère de l'Eglise barbare, sentit s'émouvoir ses entrailles, et l'évêque de Césarée, saint Basile, oubliant un moment les soucis qui l'accablaient, écrivit aussitôt en Scythie pour demander quelques reliques des martyrs wisigoths. Il s'était adressé au duc de Scythie, Soranus, qui s'empressa de lui envoyer le corps de saint Sabas, déjà apporté dans le pays des Romains. Ascholius, évêque de Thessalonique, fut chargé de rédiger en grec les actes du martyr.

Digitized by Google

Il faut voir avec quel sentiment de vive reconnaissance saint Basile, après avoir reçu ces dons précieux, remercie Soranus et Ascholius. «Un martyr, dit-il à Ascholius, nous est venu des régions au-delà de l'Ister, témoignage de la pureté de la foi des Barbares, amer reproche pour ce que nous voyons aujourd'hui.»

«Je vous remercie, écrit-il à Soranus, d'avoir honoré votre mère, en lui envoyant les corps des martyrs qui ont combattu chez les Barbares; vous avez agi comme un laboureur reconnaissant qui offre aux bienfaiteurs généreux dont il a reçu ses semences, les prémices de sa moisson.» — Paroles nobles et touchantes, propres à nous donner une idée claire des liens fraternels qui unissaient alors tous ceux qui confessaient Jésus-Christ.

Cette deuxième persécution, à ce qu'il paraît, dura plusieurs années; car d'après Jérôme, des fugitifs vinrent déjà en 370 chercher un asile sur le territoire romain, et cependant Sabas ne souffrit le martyre qu'en 372, sous le consulat de Modeste et d'Arinthée.

Les nombreux martyrs que coûta cette persécution sont généralement regardés par les écrivains de l'époque comme des catholiques[1]. C'est ainsi que saint Augustin dans son *De civitate Dei*, XVIII, 52, dit explicitement que c'étaient des catholiques. De même Ambroise (*Opera*, ed. Paris, 1661, fol. III, p. 26) semble émettre la même idée. Socrate[2] au contraire, prétend que cette persécution fut dirigée contre les Goths convertis

[1] Waitz, p. 44, note 1.
[2] Waitz, p. 44.

Digitized by Google

par Ulfila, par conséquent contre des ariens. Mais il est à remarquer que Socrate a ici confondu plusieurs faits : d'un côté il savait que les Goths de Fridigern s'étaient prononcés pour l'arianisme, et de l'autre côté, il entendait parler d'une persécution qui avait eu lieu à cette époque. Pour se tirer d'embarras, il dit qu'Ulfila ne s'était pas seulement contenté de convertir les sujets de Fridigern, mais encore ceux d'Athanarich, qui dès lors sévit contre les chrétiens. Mais nous ferons remarquer que la conversion des Goths, commandés par Fridigern, doit être placée quelques années plus tard : car la persécution dont nous venons de parler commença en 370, alors qu'Athanarich eut à peine conclu la paix avec Valens. Or, à cette époque il n'est pas encore question d'une division des Goths en deux parties, dont l'une aurait eu à sa tête Fridigern, et l'autre Athanarich. Probablement ce n'est que plus tard, peu avant l'invasion des Huns, qu'une fraction des Goths se sépara de son ancien chef Athanarich, pour se placer sous la domination de Fridigern, qui dès lors fut gagnée au christianisme. C'est là aussi ce qui explique pourquoi les chrétiens, jusqu'alors persécutés par Athanarich, avaient cherché un asile non pas chez Fridigern, mais chez les Romains, de l'autre côté du Danube.

Nous croyons donc que les martyrs de la seconde persécution étaient en partie des catholiques et en partie des hérétiques, non pas des ariens, mais d'autres sectaires, surtout les audéens qui, se voyant proscrits dans l'empire romain, passèrent le Danube pour gagner des partisans parmi les Goths. Ulfila n'était donc pas directement impliqué dans cette seconde persécution.

Digitized by Google

Peu après cette persécution, éclatèrent des dissentiments parmi les Goths; les uns se placèrent sous le commandement de Fridigern, les autres sous celui d'Athanarich. La cause de ces dissensions intérieures est que quelques tribus isolées voulaient sauvegarder leur indépendance que la domination d'Athanarich semblait compromettre; elles se rangèrent donc du côté de Fridigern qui protégeait les chrétiens, tandis qu'Athanarich les persécutait à toute occasion. Les différents récits relatifs à cette division parmi les Goths sont inconciliables. Socrate[1] nous rapporte à ce sujet que les Goths — et il entend par là les Wisigoths — se divisèrent en deux parties, dont l'une était commandée par Athanarich et l'autre par Fridigern. A ce dernier l'empereur Valens envoya du secours et dès lors beaucoup de ses sujets embrassèrent le christianisme. Fridigern lui-même se prononça par reconnaissance pour la foi de Valens qui était arien, et beaucoup de Goths suivirent son exemple. Socrate ne dit pas explicitement qu'Ulfila ait pris part à cette œuvre de conversion, il rappelle seulement qu'il traduisit à cette époque les Saintes-Ecritures dans la langue de son peuple et qu'il convertit non-seulement les Goths de Fridigern, mais encore un grand nombre de ceux d'Athanarich. Ces succès du christianisme provoquèrent une nouvelle persécution qui coûta la vie à beaucoup de martyrs. Socrate place l'invasion des Huns et l'émigration des Goths, occasionnée par cette invasion, un peu plus tard. — Suivant le récit de Sozomène[2], les Goths

[1] Waitz, p. 41.
[2] Waitz, p. 41.

Digitized by Google

pressés par les Huns passèrent le Danube, et envoyèrent auprès de Valens une ambassade à la tête de laquelle se trouvait Ulfila, pour supplier l'empereur de leur permettre de s'établir dans la Thrace. L'empereur y consentit. Mais peu après une dissension éclata parmi les Goths qui se divisèrent en deux parties, dont l'une avait à sa tête Fridigern, et l'autre Athanarich. Fridigern, appuyé par les Romains, remporta la victoire sur Athanarich, et par reconnaissance adopta la foi de l'empereur. Cependant, ajoute Sozomène, ce n'est pas là le seul motif qui détermina les Goths à se prononcer pour l'arianisme, mais Ulfila qui depuis le concile de Constantinople était en rapport avec les évêques ariens, doit avoir, lorsqu'il arriva comme ambassadeur à Constantinople, embrassé l'arianisme, soit par nécessité politique, soit par conviction.

La question de savoir à quelle époque les convictions religieuses d'Ulfila ont subi ce changement nous occupera plus tard. Pour le moment nous ne chercherons qu'à préciser le temps où la nation gothique s'est séparée en deux branches. A ce sujet, c'est le témoignage de Socrate qui présente le plus de vraisemblance. D'abord il place avec raison la division des Goths en deux parties avant l'invasion des Huns. Sous ce rapport son récit est confirmé par celui d'autres savants[1], entre autres par Tillmont, VI, p. 798; Aschbach, p. 29; surtout Zeuss, p. 412; Isidore rapporte aussi le même fait; puis Ammian, XXXI, 3. Si nous comparons le récit de Sozomène avec celui de Socrate, nous remar-

[1] Waitz, p. 42, note 2.

Digitized by Google

quons facilement que Sozomène avait eu sous les yeux celui de Socrate, et qu'il l'a falsifié. En effet, il se trompe en affirmant qu'Athanarich avait déjà passé le Danube, lorsqu'il en vint aux mains avec Fridigern. Il est même absurde de prétendre qu'en deçà de ce fleuve, il ait persécuté les chrétiens de son peuple. D'ailleurs comment admettre qu'Ulfila résidant depuis des années au sud du Danube ait pu être envoyé en ambassade auprès de Valens par les Goths habitant les contrées au-delà de ce fleuve.

Nous affirmons donc avec Socrate que cette division des Goths en deux parties s'est faite peu avant l'invasion des Huns; que Fridigern adopta par reconnaissance la foi de l'empereur, ainsi que beaucoup de ses sujets : Athanarich, emporté de colère, crut prendre sa revanche en persécutant une troisième fois les chrétiens.

De là nous concluons que trois fois des chrétiens Goths ont passé le Danube et ont trouvé l'hospitalité dans l'empire romain, d'abord en 355 alors qu'Ulfila lui-même émigra, puis en 370 jusqu'en 372, où des catholiques et surtout des sectaires furent persécutés par Athanarich, enfin en 375 où Fridigern émigra avec son peuple, émigration qui dans la même année encore, fut suivie d'une autre, occasionnée par l'invasion des Huns, et dont nous allons parler.

Ulfila ne put pas travailler bien longtemps à la conversion des Goths au-delà du Danube, sous le patronage de Fridigern; car les Huns s'avancèrent en foule de l'intérieur de l'Asie et soumirent les Alains. Hermanrich, roi des Ostrogoths, ne put leur résister; Withimer,

Digitized by Google

son successeur, essaya de relever l'ancienne puissance de son peuple, mais sans succès; lui aussi succomba. Les Huns auxquels s'était joint une partie des Ostrogoths, refoulèrent les Wisigoths. Athanarich se retira vers le Dniester, mais ses sujets saisis de terreur songèrent à s'établir dans la Thrace; c'est pourquoi ils envoyèrent une ambassade auprès de l'empereur. Celui-ci espérant trouver des alliés puissants dans ces fugitifs, leur accorda l'hospitalité. D'après Sozomène[1], Ulfila lui-même aurait été à la tête de cette ambassade, ce qui est fort possible, car Ulfila devait naturellement s'intéresser à ces Goths qu'il avait convertis, et il pouvait espérer d'être facilement entendu par l'empereur qui partageait sa foi. En effet, l'empereur céda à la demande de l'évêque.

D'innombrables Goths, sous la conduite d'Alavivus et de Fridigern, passèrent donc le Danube et s'établirent dans la Thrace; au dire des historiens, le nombre des combattants s'élevait à 200,000; en tout il y avait donc à peu près un million d'âmes. On leur distribua des vivres et des terres à défricher. Les Ostrogoths qui demandaient également l'hospitalité à l'empereur ne trouvèrent pas d'accueil. Athanarich se souvenant de sa conduite antérieure à l'égard de Valens, devait naturellement aussi s'attendre à un refus; c'est pourquoi il se retira avec ses guerriers dans des montagnes inaccessibles, après en avoir chassé les Sarmates. Ulfila, à la vue de ces nombreux Goths qui s'étaient établis en Thrace, vit s'ouvrir un nouveau champ d'activité de-

[1] Hertzog, Real-Encyklopœdie, Band 16, S. 621.

Digitized by Google

vant lui. Beaucoup de ces Goths, quoique ariens, n'avaient qu'une connaissance superficielle du christianisme et étaient sans doute encore attachés à leurs coutumes paiennes. D'après Eunapius[1], ils auraient même transporté avec eux sur des voitures leurs sanctuaires paternels, accompagnés de prêtres et de prêtresses. Cependant ce récit paraît exagéré, surtout lorsqu'Eunapius ajoute que les Goths avaient continué à pratiquer en secret les usages de leurs pères, qu'au fond ils étaient encore paiens, et qu'en apparence seulement ils étaient chrétiens, qu'ils avaient des prêtres et des moines pour pouvoir habiter tranquillement les terres romaines. Il est incontestable que la plupart de ces Barbares étaient des chrétiens : les paiens parmi eux formaient les exceptions.

Les Goths étaient à peine établis dans la Thrace, que des troubles éclatèrent, occasionnés par l'égoïsme des gouverneurs romains qui leur vendaient les vivres à un prix exhorbitant. Pour s'assurer de l'obéissance des Goths, on essaya de les disperser dans les différentes parties du pays. Cependant le gouverneur romain Lupicinus, prévoyant le danger qui résultait pour lui de l'établissement d'un peuple aussi nombreux sur son territoire, chercha à s'emparer par ruse des chefs des Wisigoths, Alavivus et Fridigern, et les invita à un repas à Marcianopolis. Les chefs escortés de gens armés se rendirent à l'invitation ; mais cette escorte dut se tenir hors de la ville ; elle en vint aux mains avec les Romains, mais elle succomba, et les deux

[1] Hertzog, Real-Encyklopœdie, Band 16, S. 621.

Digitized by Google

chefs des Wisigoths n'échappèrent que par ruse. Dès lors les Wisigoths se croyaient affranchis de toute obligation envers les Romains, et une guerre qui porta les ravages dans tout le pays fut engagée. Valens qui se trouvait alors à Antioche, résolut de présider lui-même à cette guerre. Les généraux romains attaquèrent les Goths à Salices près du Danube, encore avant que l'empereur parût sur le champ de bataille. Un combat sanglant fut livré. Les Goths en sortirent vainqueurs. Les Romains pour se tirer d'embarras songèrent à enfermer les Goths dans les monts de l'Hémus, espérant que la faim les obligerait à se rendre. Tout semblait réussir : mais tout à coup les Alains et les Huns se joignirent aux Goths et repoussèrent les Romains. Les Goths alors se vengèrent en dévastant le pays ; ils forcèrent le général Frigerid à se réfugier dans l'Illyrie. Celui-ci cependant réussit à battre près de Beroé une troupe de Taifales, commandés par Farnobius, qui lui-même tomba dans le combat. La situation des Romains devint encore plus dangereuse, lorsque les chefs des Ostrogoths, Alathée et Saphrax, s'allièrent à Fridigern et revêtirent ce dernier du commandement suprême. L'empereur Valens qui avait enfin paru sur le champ de bataille, voulut amener une décision définitive d'un jour à l'autre. Sans attendre le secours de Gratien, il se prépara au combat près d'Hadrianopolis. Fridigern, qui ne campait pas loin de là, voyant les préparatifs de l'empereur, songea à négocier. A cet effet il envoya, comme le dit Ammian[1],

[1] Massmann, Ulfilas. Einleitung, S. 17. — Waitz, p. 46, note 3. — Hertzog, Real-Encykl., Band 16, S. 621.

Digitized by Google

un presbytre chrétien (*christiani ritus presbyter*) accompagné de moines (*humiles*) dans le camp de l'empereur pour le supplier de permettre à ses sujets, que les Barbares avaient chassés de leur contrée, de venir s'établir dans la Thrace, en lui promettant de son côté de vivre dorénavant dans une paix éternelle avec lui. En outre, le député chrétien remit à l'empereur d'autres lettres de la part du roi goth, dans lesquelles celui-ci déclare que sans doute il sera difficile de déterminer son peuple à admettre cette convention, mais que cependant il espère que l'aspect de l'armée romaine et le nom de l'empereur sauront lui inspirer du respect et le rappeler à des sentiments plus pacifiques. Ces propositions de Fridigern paraissent assez vraisemblables, surtout si nous supposons que ce presbytre chrétien était l'évêque des Goths, Ulfila, qui du reste portait, en sa qualité d'évêque, le titre de presbytre. D'ailleurs le roi des Goths, en envoyant cette ambassade à Valens, devait de préférence songer à Ulfila qui jouissait d'une estime toute particulière auprès de l'empereur, et qui antérieurement déjà s'était mis à la tête d'une ambassade pour les mêmes motifs. Du reste, Ulfila avait grandement intérêt à voir la paix rétablie pour pouvoir continuer l'œuvre missionnaire que la guerre avait entravée. Enfin il faut ajouter qu'Ulfila et les siens s'étaient énergiquement prononcés pour la paix, alors que la guerre avait été déclarée. Les Goths qui dans la première persécution avaient émigré avec leur évêque, avaient même refusé de se joindre à leurs compatriotes qui saccageaient la Thrace; quelques-uns d'entre eux furent même assassinés, d'autres se cachèrent dans les montagnes.

Digitized by Google

Le presbytre chrétien se rendit donc auprès de l'empereur. Il fut, d'après le récit d'Ammian[1], très-bien accueilli. Cependant Valens ne fut pas satisfait par les propositions de Fridigern et les repoussa. Le lendemain 9 août 378, Valens se prépara au combat. Fridigern pressa encore une fois l'empereur de négocier avec lui. Valens se décida à envoyer un député auprès des Goths; mais les Romains avaient déjà commencé l'attaque. Un combat violent s'engagea. L'empereur fut blessé mortellement; on le transporta dans une tente, à laquelle l'ennemi mit le feu, de sorte qu'il périt avec sa suite dans les flammes. La défaite des Romains fut complète. Les Goths, sous la conduite de Fridigern, s'avancèrent jusqu'aux murs de Constantinople, sans trouver de résistance. Quelques chrétiens seulement, tels que l'évêque de Thessalonique, Ascholius, osèrent résister à l'ennemi. Les Goths eux-mêmes, à ce qu'on rapporte, reculèrent devant Ascholius, ce rempart de foi et de sainteté.

Théodose ayant été couronné empereur, porta son attention sur les Goths, et chercha à arrêter leurs mouvements avec une armée disciplinée. Mais il tomba dangereusement malade à Thessalonique, et Fridigern put ainsi s'avancer et ravager des contrées qui jusqu'alors avaient été épargnées, telles que la Thessalie, l'Epire et l'Achaïe. Sur ces entrefaites, Alathée et Saphrax se dirigèrent vers la Pannonie. Gratien, pour arrêter leurs ravages, entama des négociations avec eux. A partir de ce moment, l'histoire ne cite plus le nom de Fridigern:

[1]. Hertzog, Real-Encykl., Band 16, S. 622.

Digitized by Google

c'est donc de cette époque qu'il faut dater sa mort. Jornandès rapporte[1] que ses sujets s'étaient, depuis la défaite de Valens, emparés de la Thrace et de la Dacie, comme de leur ancienne patrie. Si Théodose, après sa maladie, remporta encore quelques avantages sur les Goths, si même un certain Modarès qui avait déserté l'armée gothique et s'était mis au service de l'empereur, battit les Goths, ce n'étaient là que des succès de peu d'importance. Les nouvelles troupes de Goths qui au commencement du règne de Théodose, furent obligées par les Huns d'abandonner les montagnes au-delà du Danube, ne peuvent être que celles d'Athanarich qui avaient combattu dans l'armée de Fridigern. Probablement après la mort de Fridigern on se réconcilia pour opposer une résistance plus énergique à Théodose, l'ennemi commun. Tous les Goths se placèrent donc sous le commandement d'Athanarich qui sans doute à cette époque était gagné au christianisme. Théodose voyant la puissance imposante des Goths, eut recours à des négociations pour s'assurer de leur assistance contre d'autres ennemis plus dangereux encore. A cet effet il invita Athanarich à se rendre à Constantinople. Le roi des Goths se mit en route, et entra dans la ville royale dont il admira la splendeur. L'empereur le combla d'honneurs. Mais peu après, Athanarich mourut à Constantinople même, en janvier 381.

Après la conclusion de la paix, les Wisigoths entrèrent comme *fœderati* dans l'armée romaine; ils habitèrent la Thrace et vécurent indépendants, sous le

[1] Krafft, Die Kirchengeschichte der germanischen Vœlker, erster Band, erste Abtheilung, S. 231, note 3.

Digitized by Google

commandement de quelques généraux. Théodose fit tout son possible pour rester en bonne intelligence avec eux : grâce à sa générosité, il les gagna tous, à l'exception de quelques-uns. Cette alliance avec les Wisigoths profita considérablement à Théodose, car ce fut grâce à eux que l'empereur repoussa en 386 les Ostrogoths qui avaient à leur tête Edotheus, et qu'en 388 il remporta une brillante victoire sur l'usurpateur Maximin.

Cette position de Théodose à l'égard des Goths nous permet de nous faire une idée assez claire des quelques données qui nous restent sur les dernières années d'Ulfila. Théodose, attaqué par une grave maladie qui l'avait mis en danger de mort, se fit baptiser par l'évêque Ascholius, et à cette occasion il se prononça pour la doctrine nicéenne. Bientôt après il chercha même à faire triompher la doctrine d'Athanase sur celle d'Arius, et à rétablir l'unité religieuse sur le fondement de la foi de Nicée. Arrivé en 380 à Constantinople, il força l'évêque arien Démophile, qui avait protesté contre le symbole de Nicée, à quitter l'Eglise dans laquelle il avait fonctionné depuis 40 ans. Les partisans de Nicée devinrent ainsi maîtres de toutes les Eglises que possédaient les Ariens. En même temps un concile général fut convoqué par l'empereur pour l'année 381 : le concile se réunit ; un seul arien, Macédonius, put y prendre part ; la doctrine de Nicée fut seule reconnue, et un nouveau patriarche de Constantinople fut nommé ; en outre, on publia des lois qui restreignaient les droits des ariens. En Occident ce fut surtout Ambroise qui sévit contre eux : le concile d'Aquilée qu'il présida,

Digitized by Google

combattit et déposa les évêques ariens Palladius et Secundianus.

Ces violentes mesures employées contre les ariens produisirent de nombreux désordres. L'empereur comprit la nécessité de convoquer un nouveau concile pour contenter et réconcilier les différents partis. On comprend facilement que l'empereur ait songé à une réconciliation, lui qui comptait tant d'ariens parmi ses sujets. Le concile se réunit le 17 janvier 383 ; chaque parti présenta sa confession de foi. Mais il fut impossible de s'entendre. L'empereur lui-même se prononça pour la foi de Nicée.

On pourrait croire que ce concile de Constantinople est le même que celui dont parle Auxentius [1], et auquel Ulfila aurait encore assisté peu avant sa mort. Mais comme Ulfila n'est mort qu'en 388, et que le concile de Constantinople, dont nous venons de parler, se réunit déjà en 383, il faut distinguer ce dernier concile d'un autre qui devait se réunir plus tard dans la même ville.

Les ariens se voyant encore opprimés au concile de Constantinople de 383, ne cessaient de protester, et cela d'autant moins qu'en occident l'empereur Valentinien publia en 386, sur l'instigation de sa mère arienne Justine et de nombreux Goths très-influents, un édit en faveur des ariens et dont Maximin nous a conservé un extrait. En 388, Ulfila se rendit une dernière fois à Constantinople pour défendre sa foi et ses adhérents, et supplier l'empereur de réunir un nouveau

[1] Waitz, p. 21.

Digitized by Google

concile plus équitable. Mais les partisans du symbole de Nicée ou les catholiques surent empêcher la réunion d'une nouvelle assemblée, de sorte que l'empereur fit décréter à Stobi en Macédoine, une loi datant du 16 juin 388, et défendant toute discussion sur des questions religieuses. Pendant ce temps, les ariens s'étaient laissé induire en erreur par de faux bruits qu'on avait répandus sur le compte de l'armée de l'empereur, comme si elle avait été battue ; en outre, on leur avait fait accroire que l'empereur avait publié un décret en leur faveur : aussi, encouragés par ces faux bruits, se livrèrent-ils à tous les désordres, brulèrent la maison de l'évêque catholique Nectarius, de sorte que Théodose non-seulement défendit toute discussion religieuse, mais retira même sa promesse de réunir un nouveau concile. Les ariens et les Goths furent donc encore une fois condamnés sans avoir été entendus, ce qui affligea tellement leur évêque qu'il tomba malade et mourut la même année en 388, probablement au mois d'août, à l'âge de 70 ans. Il fut enterré à Constantinople au milieu d'une foule d'évêques et de laïques qui se pressaient autour de la tombe de celui qui par sa vie chrétienne et par ses services éminents rendus à l'église, avait mérité non-seulemeut leurs hommages, mais encore ceux de la postérité.

La deuxième partie de notre étude, nous l'espérons, fera voir quelle gloire se rattache au nom d'Ulfila et quelle reconnaissance la théologie surtout doit aujourd'hui encore à cet homme d'une noblesse de caractère peu commune, et animé d'un zèle vraiment apostolique pour la cause de son Seigneur.

Digitized by Google

La traduction de la Bible d'Ulfila.

La traduction des Saintes-Ecritures est sans contredit le monument le plus précieux de l'activité missionnaire d'Ulfila. Elle date de l'époque où les Goths de Fridigern se convertirent au christianisme. Jusqu'alors les peuples germaniques n'avaient pas encore de littérature : les lettres runiques, si tant qu'elles aient l'antiquité qu'on leur attribue, étaient tout au plus des signes hiéroglyphiques destinés à exprimer certaines idées religieuses. Ulfila est le premier à qui l'on peut rapporter la gloire d'avoir fait de la langue germanique une langue écrite. Il n'inventa point tous les signes de son système d'écriture, mais il les emprunta au grec, au latin et peut-être aussi à l'alphabet runique. Il y a surtout une grande ressemblance entre l'alphabet gothique et l'alphabet grec : il y a même à peu près douze caractères qui leur sont communs. Si Ulfila s'est moins servi dans la formation de son alphabet, des lettres runiques que des lettres grecques et latines, cela s'explique par le fait que les premières étaient combinées avec des éléments payens, surtout avec des formules de sorcellerie.

L'opinion de M. Grimm [1] que l'alphabet gothique n'a pas été inventé par Ulfila, mais qu'il date d'une époque plus ancienne, est contraire à celle de tous les autres écrivains. Le fait que l'alphabet gothique renferme, outre les caractères grecs et latins, des caractères runiques dont Ulfila aurait pu se passer, puisque

[1] Waitz, p. 52.

Digitized by Google

les deux alphabets grec et latin renfermaient des signes correspondants aux caractères runiques, a fait croire au savant Grimm, qu'Ulfila n'a pas été l'auteur de cette innovation. Mais nous ferons remarquer qu'Ulfila, en faisant des emprunts à l'alphabet runique, a choisi des caractères pour rendre certains sons particuliers à la langue gothique. Cependant nous ne voulons pas affirmer par là qu'Ulfila ait réellement inventé son système d'écriture. Loin de là ; car les caractères grecs et latins qu'il a fait entrer dans son alphabet, existaient bien avant lui. Mais puisqu'il a trouvé quelques signes nouveaux et qu'il a su ajuster si admirablement son alphabet à la langue de son peuple, il peut être regardé dans un sens comme l'inventeur de l'alphabet gothique[1].

Voyons maintenant quels sont les livres bibliques qu'il a traduits.

D'après le témoignage de Philostorge[2], Ulfila aurait traduit tous les livres de la Bible, excepté les livres des Rois ; car, dit-il, l'évêque ne voulait pas que l'œuvre qu'il destinait à la civilisation de son peuple, pût tourner contre ses projets. Or, ajoute Philostorge, ces livres contiennent des récits de combats, et la nation des Goths trouvant surtout du goût au métier des armes, a plutôt besoin d'un frein qui comprime ses élans belliqueux, que d'un éperon qui l'excite aux combats.

Les découvertes récentes ont pleinement confirmé le récit de Philostorge. Outre le *Codex argenteus* renfermant les quatre Evangiles, on a trouvé plusieurs

[1] Esbergii Ulphilas Gothorum episcopus, § 12, p. 35, 36 et 37.

[2] Voyez l'appendice de l'ouvrage déjà cité de Waitz, p. 59.

Digitized by Google

fragments des épîtres pauliniennes et des parties de livres de l'Ancien Testament, à savoir d'Esdras et de Néhémie. Beaucoup d'autres fragments découverts de nos jours prouvent qu'Ulfila doit avoir traduit toute la Bible. Néanmoins il s'est trouvé des savants [1] qui ont prétendu que la traduction de la Bible en langue gothique ne doit être attribuée qu'en faible partie à Ulfila, que des successeurs jusqu'ici inconnus ont plus tard complété son œuvre. Ils appuient leur opinion sur la différence dans les expressions que présentent les divers fragments. Mais cette différence provient probablement de corrections qui ont été faites dans la suite, en Italie, pour remplacer des mots gothiques de l'ancienne traduction, par d'autres devenus plus usités, ou certaines expressions par d'autres plus conformes au sens du contexte. L'Evangile de saint Luc nous présente le plus grand nombre de différences: en effet, il rappelle la version latine, tandis que les autres Evangiles rappellent plutôt l'original grec dont Ulfila s'est servi de préférence pour sa traduction. Il y a de plus dans saint Luc des formes, des expressions qui ne paraissent pas, ou du moins très-rarement dans les autres Evangiles; enfin nous y rencontrons des gloses que les correcteurs et les copistes ont ajoutées et dont quelques-unes se sont glissées dans le texte [2]. Les épîtres pauliniennes surtout ont subi de nombreuses corrections; elles ont été l'objet d'études toutes particulières de la part des Goths d'Italie et d'Espagne.

[1] Entre autres Angelo Mai et Castiglione.

[2] Des détails plus précis sur ce paragraphe se trouvent dans l'introduction à l'ouvrage de Massmann : Ulfilas.

Digitized by Google

Parmi les fragments qui nous restent de l'œuvre d'Ulfila, nous citerons en premier lieu : le *Codex argenteus*, qui remonte au cinquième ou du moins à la première moitié du sixième siècle. Il renferme les quatre Evangiles dans l'ordre suivant : Matthieu, Jean, Luc, Marc. Ce fut Arnold Mercator qui trouva ce codex dans une abbaye de bénédictins à Werden, sur les bords de la Ruhr ; il en copia quelques feuilles. Depuis longtemps ce codex se trouvait à Werden : on ne sait ni de quelle manière, ni à quelle époque il arriva dans cette ville. Il est probable [1] que cette précieuse copie de la traduction des Saintes-Ecritures fut remise au couvent de Werden, à l'époque où les moines de ce monastère entreprirent sous la direction de Liudger, la conversion de la tribu saxonne. Il est probable aussi que Liudger pendant son séjour en Italie (de 782 à 785) ait trouvé l'occasion de se procurer la copie de la traduction gothique, qui vingt ans plus tard devint la propriété du couvent de Werden. D'après une autre supposition [2], le *Codex argenteus* serait parvenu depuis le fond de l'Espagne jusqu'à Werden, et se serait même trouvé parmi les vingt volumes d'Evangiles, dont Childebert s'empara à la prise de Narbonne en 631.

Quoi qu'il en soit, le codex découvert par Arnold Mercator au quinzième siècle fut bientôt publié en plusieurs éditions. Antoine Morillon, bibliothécaire du cardinal Granvella en Flandre, reçut de la part de Mer-

[1] Voy. Massmann, Ulfilas. Einleitung. Herkunft der gothischen Handschriften, S. 56.

[2] Idem.

Digitized by Google

cator une copie du manuscrit. Le frère d'Antoine Morillon, Maximilien, le communiqua au savant médecin et philosophe Goropius Becanus de Hilvarenbeck en Flandre, qui dans ses *Origines Antverpianæ* (1569) en publia l'oraison dominicale et quelques autres passages. Un peu plus tard, Bonaventura Vulcanius, né à Brugge en 1538, plus tard recteur de l'école d'Anvers et enfin, en 1578, professeur à Leyde où il mourut à l'âge de 77 ans, publia en 1597 un petit traité très-savant : *Commentorialus de litteris et linguâ Getarum sive Gothorum*. Bonaventura Vulcanius attribue ce traité à un auteur anonyme, qui aurait consulté un codex très-ancien, appelé *Codex argenteus*. Le manuscrit du Commentorialus de Vulcanius, qui se trouve encore aujourd'hui à la bibliothèque de Leyde, renferme des observations qui remontent jusqu'en 1568 : on y lit le nom du célèbre Richard Strein de Schwarzenau, conseiller de Rodolphe II. Ce savant Strein cite dans son Apologie les évangiles gothiques ; or, Richard Strein étant déjà mort en 1600, son apologie doit avoir été écrite avant le dix-septième siècle, et par conséquent les Evangiles gothiques dont parle Strein doivent aussi avoir été connus à Prague avant le dix-septième siècle, et non pas seulement pendant la guerre de Trente ans ; car d'après une opinion établie par Jean de Ihre, le *Codex argenteus* aurait été sauvé et transporté à Prague par des moines du couvent de Werden pendant la guerre de Trente ans.

En 1602 et 1603 parut le grand ouvrage de Janus Gruter: *Inscriptiones antiquæ totius orbis romani*, dans lequel il y a des citations du *Codex argenteus*,

Digitized by Google

à savoir Matth. 6, 7-16 (l'oraison dominicale), et Marc 1, 1-18. Gruter dit explicitement que ces passages lui ont été communiqués par son ami Michel Mercator, le fils, qui les a lui-même copiés des papiers de son père Arnold. Gruter a ajouté un petit commentaire sur les caractères et les sons gothiques, qui ressemble singulièrement à celui de Vulcanius : ce qui prouve que Vulcanius doit aussi avoir consulté le manuscrit d'Arnold Mercator.

En 1648, à la prise de Prague, le codex fut enlevé du trésor impérial par les Suédois commandés par le général Kœnigsmark, et envoyé en cadeau à la reine Christine de Suède. Pendant ce voyage, quelques feuilles du commencement et de la fin se détachèrent et furent perdues. En 1655, le savant Isaac Vossius apporta le codex en Hollande. Là, le chancelier comte de la Gardie l'acheta pour 400 ou 600 talents suédois et en fit présent en 1669 à l'université d'Upsal, où il se trouve encore aujourd'hui.

2° Le *Codex carolinus*. Ce codex est un rescriptus que découvrit Knittel en 1756, dans la bibliothèque de Wolfenbüttel ; il renferme des fragments de l'épître aux Romains, avec une ancienne traduction latine [1]. Ce codex appartenait d'abord au couvent de Wissembourg, d'où il fut transporté à Wolfenbüttel en 1678.

3° Les *Codices ambrosiani*, au nombre de cinq. Ce sont des palympsestes en parchemin, qui proviennent du couvent de Bobbio en Ligurie, d'où ils furent appor-

[1] Knittel a publié ces fragments en 1763 sous le titre de : Ulphilæ versionem goth. nonnulorum capitorum ep. Pauli ad Romanos e litura cujusdam ms. rescripti, etc.

Digitized by Google

tés à Milan : là ils furent découverts par Angelo Mai en 1817, et publiés par Castiglione[1]. Probablement ils datent de l'époque où les Goths dominaient en Italie, ainsi de 492 à 553. Le codex A est le plus important : il renferme les homélies de Grégoire-le-Grand sur Ezéchiel, parmi lesquels se trouvent des fragments de l'épître aux Romains, des deux aux Corinthiens, de l'épître aux Galates, de celles aux Ephésiens, aux Philippiens, aux Colossiens, des deux aux Thessaloniciens, des deux à Timothée, de celles à Tite et à Philémon. — Le codex B renferme le commentaire de Jérôme sur Esaïe, dans lequel se trouvent encore des fragments d'épîtres pauliniennes. — Le troisième codex, appelé *Codex ambrosianus*, se compose seulement de quatre feuilles et renferme une traduction latine des Evangiles avec des fragments de la traduction gothique de l'évangile selon saint Matthieu, et même des fragments qui manquent en grande partie dans le *Codex argenteus*. — Le quatrième codex se compose de trois feuilles comprenant un commentaire latin sur les livres des Rois; en outre, des extraits de Plaute, de Sénèque et des livres d'Esdras et de Néhémie, tirés de la traduction d'Ulfila. — Le cinquième codex qui renferme des fragments d'un commentaire gothique sur l'évangile saint Jean, s'appelle *Skeireins*[2].

Le *Skeireins*, qui se composait primitivement au moins de cent feuilles, n'en a plus que huit : trois d'entre

[1] Krafft, Die Kirchengeschichte der germanischen Vœlker. Erster Theil, erste Abtheilung, S. 258.

[2] Voy. Massmann, Auslegung des Evangelii Johannis in goth. Sprache. Muenchen, 1834. — Puis son : Ulfilas, Einleit., S. 49.

Digitized by Google

elles se trouvaient dans la bibliothèque du Vatican, et cinq dans celle de Milan. Toutes les huit proviennent du célèbre couvent de Bobio, près de la Trébie. Ce sont des palympsestes comme les *codices*, mais des feuilles détachées qui ne présentent aucune suite. Le manuscrit de Milan renferme en latin les actes du concile de Chalcédoine. La dénomination *Skeireins* signifie commentaire. Dans ce commentaire sur l'évangile selon saint Jean, il y a des parties qui sont complétées par des passages parallèles de Matthieu et de Marc : ce qui a fait croire à Lœbé[1] que le *Skeireins* est, non pas un commentaire de l'évangile selon saint Jean, mais une harmonie des Evangiles. D'après les recherches faites par Massmann[2], l'auteur du *Skeireins* avait probablement consulté un commentaire sur saint Jean, d'un certain Théodose, évêque d'Héraclée en Thrace. Théodose était en effet un arien zélé, qui était à la tête d'un parti et jouait un rôle important dans la querelle contre Athanase. Outre ce commentaire, l'auteur du *Skeireins* doit avoir consulté encore d'autres écrits, entre autres l'ouvrage d'Ammonius.

Quel est maintenant l'auteur du *Skeireins*? Comme cet ouvrage est une polémique contre les adversaires de la doctrine arienne, on peut facilement songer à Ulfila. D'ailleurs Auxentius nous rapporte[3] que son maître avait composé divers traités et des commen-

[1] Beitræge zur Textberichtigung und Erklærung der Skeireins von Dr. Jul. Lœbe. Altenburg, 1839, p. 2. Ouvrage cité par Krafft dans sa Kirchengeschichte der germanischen Vœlker, p. 349.

[2] Massmann, Ulfilas. Einleitung, S. 49.

[3] Waitz, Ueber das Leben und die Lehre des Ulfila, S. 19.

Digitized by Google

taires en langues gothique, grecque et latine : il n'est donc pas invraisemblable qu'il soit aussi l'auteur de ce commentaire sur le quatrième évangile. Les différences de style entre le *Skeireins* et la traduction de la Bible ne sont pas une raison suffisante pour refuser à Ulfila l'honneur d'être l'auteur de cet ouvrage. La doctrine qu'il renferme, et dont nous parlerons plus tard, est absolument la même que celle de ce célèbre évêque des Goths.

L'œuvre d'Ulfila n'avait pas eu son précédent ; car de l'avis unanime des savants, l'ancienne Itala et même la traduction de saint Jérôme ne sauraient lui être comparées. Luther seul, l'envoyé de Dieu par excellence, a pu sous ce rapport surpasser l'évêque goth ; mais si nous n'avons garde d'attribuer une valeur exagérée à l'œuvre capitale d'Ulfila, nous n'hésitons pas un instant à la déclarer du moins très-semblable à celle du plus grand Réformateur, par la fidélité à l'original, par la grande popularité qu'elle acquit dans la suite, par ses mérites littéraires et surtout par les grands services qu'elle rendit à la cause de l'Evangile. La beauté, le charme de la langue gothique s'y révèlent à chaque page. En un mot, Ulfila a su combler l'abîme entre l'esprit de son peuple et le christianisme qui devait apparaître aux Goths comme une religion bien étrange pour la forme et pour le fond. Sans doute, la prédisposition toute particulière du paganisme germanique lui vint en aide, en tant que ce paganisme renfermait des éléments correspondants aux idées chrétiennes. Mais si Ulfila conserva bien des expressions payennes, en leur donnant une signification toute diff-

Digitized by Google

rente de leur sens primitif, il se vit forcé d'inventer nombre de termes tout nouveaux pour rendre des idées chrétiennes dont le paganisme n'avait aucun pressentiment. La traduction d'Ulfila, comme celle de Luther, fut une œuvre gigantesque, et nous aimons à croire que l'évêque goth, comme notre illustre Réformateur, a recueilli en abondance les fruits de son travail, auquel sans doute il avait consacré la meilleure partie de sa vie. Simple et populaire, comme notre chère Bible allemande, elle devint bientôt le bien commun des Goths et les ramena des stériles discussions théologiques aux sources vives de la foi. Par le charme incomparable de sa forme, elle excita chez ces Barbares une noble émulation pour les travaux de l'esprit jusqu'alors complétement inconnus. Ce n'est pas là une simple conjecture; notre assertion s'appuie sur le témoignage d'un contemporain de l'apôtre des Goths, de saint Jérôme [1], qui déjà parle avec un grand éloge de la science théologique des Wisigoths. La traduction de la Bible en langue gothique est donc le plus beau monument qu'Ulfila lui-même ait élevé à sa mémoire; elle a survécu aux vicissitudes du temps et survivra, nous l'espérons, encore à bien des siècles.

[1] D. Hieronym, tome II, p. 626, Epistola ad Suniam, et Fretelam. Ouvrage cité par Révillout, p. 25.

Digitized by Google

La doctrine d'Ulfila.

Le christianisme se fixa dans la Gothie, comme nous l'avons déjà vu, grâce à ces prêtres que les Goths dans leurs invasions dans des provinces romaines, avaient emmenés captifs; ce fut grâce à eux qu'une chrétienté barbare se forma au nord du Danube. De tous les prêtres qui ont pris part à la fondation de cette Eglise nouvelle, un seul nous est connu par son nom, c'est Eutychès, qui s'empressa de mettre en rapport la petite Eglise formée par ses soins, avec ses frères de la Cappadoce. Après lui, le premier nom échappé à l'oubli est celui de l'évêque Théophile qui assista au concile de Nicée, et signa le célèbre symbole. Cependant il ne faudrait pas croire que les communautés chrétiennes de la Gothie qui se sont formées jusqu'à l'époque de Constantin, aient déjà eu des opinions bien arrêtées sur les rapports du Père et du Fils, et qu'ils aient ouvertement professé la doctrine d'Athanase, après avoir rejeté celle d'Arius. Dans l'origine, les Goths avaient simplement reconnu le Dieu des chrétiens, qui manifestait sa puissance par les actions de ses prêtres; quant à ces questions dogmatiques qui agitaient la chrétienté depuis plus d'un siècle et qui trouvèrent enfin leur solution au concile de Nicée, elles ne devaient guère intéresser l'esprit des Barbares. Les historiens catholiques, entre autres Socrate et Sozomène, ont donc tort en prétendant que les Goths se sont, déjà du temps de Constantin, déclarés pour la foi de Nicée.

Digitized by Google

Par contre, l'historien arien Philostorge, est allé trop loin en rapportant que déjà du temps de Constantin, les Goths s'étaient déclarés pour l'arianisme. Les premiers, les historiens catholiques, en rapportant que les communautés chrétiennes parmi les Goths avaient, du temps de Constantin, reconnu la foi de Nicée, ajoutent que vers le commencement de la deuxième moitié du quatrième siècle, Ulfila, qui en sa qualité d'évêque travaillait au milieu d'eux, avait renoncé à la foi de Nicée et s'était déclaré pour l'arianisme. D'après Socrate[1], Ulfila aurait donc modifié ses convictions au concile de Constantinople en 360, et la conversion des Goths de Fridigern aurait eu lieu à l'époque où l'empereur Valens envoya du secours à ce dernier, alors en guerre avec Athanarich. Quant à Sozomène[2], il rapporte qu'Ulfila a assisté au synode de Constantinople d'une manière imprudente, mais que depuis ce temps il resta en relation avec les évêques et les prêtres nicéens, et plus tard vers 375, lorsqu'il vint à Constantinople, demander l'hospitalité à Valens, il embrassa la foi arienne de l'empereur. Théodoret[3], au contraire, affirme que les Goths ayant demandé du secours à Valens, l'évêque arien Eudoxe conseilla à ce dernier de ne répondre à leurs prières qu'à la condition qu'ils adopteraient la foi d'Arius. Les plus considérés d'entre eux refusèrent; mais Ulfila qui jouissait alors de la plus

[1] Massmann, Ulfilas. Einleitung, S. 14. — Waitz, Ueber das Leben und die Lehre des Ulfila. Appendice, p. 60.

[2] Waitz, Ueber das Leben und die Lehre des Ulfila. Appendice, p. 62.

[3] Idem.

Digitized by Google

grande considération auprès des Goths, fut séduit par Eudoxe et gagné à sa doctrine par des présents : dès lors il persuada à son peuple que la controverse entre les catholiques et les ariens n'était qu'une querelle de mots, et qu'au fond il n'y avait pas de différence entre leur doctrine. Théodoret place la conversion d'Ulfila à l'arianisme, à la même époque que Sozomène. — Mais comme ce dernier, il doit avoir confondu les faits historiques. Nous ne pouvons ajouter foi à son récit, surtout lorsqu'il prétend qu'Ulfila s'est laissé gagner à l'arianisme par des motifs d'une pureté morale plus que discutable, une allégation démentie par tout ce que nous savons de la vie de ce grand homme. Il se trompe encore, en faisant intervenir le patriarche de Constantinople, Eudoxe, déjà mort en 370, ainsi 5 ans avant le passage du Danube par les Goths pour demander du secours à Valens. Enfin quand il ajoute que les controverses au sujet de l'arianisme n'étaient que des querelles de mots, et qu'au fond il n'y avait pas de différence entre la doctrine arienne et la doctrine catholique, il se met en contradiction formelle avec le tableau suivant[1] qu'Auxentius, le disciple fidèle, nous trace du caractère de son maître : Noble rival des apôtres, nous dit-il, et digne successeur des martyrs, il était l'ennemi déclaré des hérétiques qu'il qualifiait même de chiens et de loups ravisseurs. Repoussant énergiquement tout rapport coupable avec eux, il condamnait à toute occasion leur pernicieuse doctrine, et, rempli de la grâce et de la sagesse de son Sauveur, il brûlait d'ardeur pour la

[1] Waitz, p. 19.

Digitized by Google

cause de son divin Maître. Il n'existe, disait-il, qu'une seule Eglise du Dieu vivant, la colonne et le fondement de la vérité (στύλος καὶ ἑδραίωμα τῆς ἀληθείας), une seule vierge, une seule fiancée, une seule reine, une seule vigne, une seule maison, un seul temple, une seule assemblée des chrétiens ; tout le reste n'est qu'une congrégation du Diable.

Des trois récits que nous venons de mentionner, de ceux de Socrate, de Sozomène et de Théodoret, celui de Socrate présente le plus de vraisemblance. Il nous raconte qu'Ulfila s'est pour la première fois déclaré pour l'arianisme au synode de Constantinople en 360. En effet, à cette époque il se trouvait déjà depuis 5 ans sur le sol romain, savoir dans la Mœsie, non loin de Nicopolis, au pied de l'Hémus, où la première persécution d'Athanarich le força de chercher un asile. Or dans cette contrée, l'arianisme était la religion dominante sous l'empereur Constance, ainsi à l'époque où l'évêque wisigoth s'y établit ; il devait donc naturellement se mettre en rapport avec les évêques ariens et subir leur influence. Déjà vers l'an 355, dans les dernières années du règne de Constance, les querelles ariennes éclatèrent dans ces contrées voisines du Danube. Ulfila ne pouvait y rester indifférent. Quelles qu'aient été ses opinions religieuses dans les temps antérieurs, nous n'avons pas sans doute tort en les supposant encore fort peu déterminées. Et si les historiens catholiques devaient avoir raison en prétendant qu'Ulfila avait d'abord marché sur les traces de Théophile, il est probable que sa profession de foi ne reposait pas sur un fondement bien solide, sur une intelligence

Digitized by Google

claire et nette des opinions contraires. Nous affirmons en conséquence que peu après 355, et non pas seulement 15 ou 20 ans plus tard, Ulfila se décida pour l'arianisme. Du reste, sa confession de foi qu'il a laissée comme un testament à son peuple, et dans laquelle nous remarquons surtout la phrase suivante: *Ego Ulfila episcopus et confessor semper sic credidi*[1], prouve clairement que c'est plutôt en 355 qu'en 370 ou en 375 qu'il s'est prononcé pour la foi arienne. D'ailleurs sa participation au synode de Constantinople en 360, convoqué par des ariens, et son adhésion à la formule qu'on y élabora, prouvent encore que c'est avant 370 qu'il a embrassé l'arianisme.

La doctrine formulée au synode de Constantinople de 360, et signée par Ulfila, est la même que celle qui fut reconnue au concile de Rimini en 359. Le symbole établi par cette assemblée se résume en ces mots: «Nous croyons au fils unique de Dieu, engendré de Dieu avant tous les siècles, avant le commencement de toutes choses, seul engendré du Père seul, Dieu de Dieu, semblable selon les Ecritures, à son Père qui l'engendra; sa génération n'est connue que de Celui qui l'a engendré, du Père seul. Nous savons que ce Fils unique de Dieu est descendu du ciel, envoyé par son Père, ainsi qu'il est écrit..... etc. Au jour de la résurrection, il doit venir environné de la gloire paternelle, pour rendre à chacun selon ses mérites. Nous rejetons le nom de substance (ὀυσια) que ne contiennent point les Ecritures. Nous admettons que le Fils est en tout

[1] Waitz, p. 21.

Digitized by Google

semblable à son Père (ὅμοιος), comme le disent et l'enseignent les Saintes-Ecritures[1]».

Ulfila signa donc cette formule arienne; probablement parce qu'elle lui paraissait plus simple et plus compréhensible que celle de Nicée. Elle devait encore lui sembler plus conforme aux Saintes-Ecritures qui étaient pour lui la norme de la foi, lui offrir, bien mieux que celle de Nicée, une certaine analogie avec la simplicité des croyances primitives de son peuple, et faciliter par là aux Barbares la compréhension des grandes vérités chrétiennes. Le christianisme prêché à ces nations incultes, devait nécessairement revêtir sa forme la plus simple. Ulfila le comprit facilement, car le succès de son œuvre missionnaire en dépendait. Aussi, laissant de côté les questions si subtiles concernant les termes de οὐσία et de ὑποστασις, les discussions si stériles, souvent oiseuses, sur les rapports du Père au Fils, il ne songeait avant tout qu'à combattre le paganisme à outrance, à arracher ses compatriotes à des ténèbres séculaires, à leur enseigner les notions élémentaires, les vérités essentielles du christianisme, seules capables de satisfaire les aspirations du cœur humain. C'est là ce qui s'imposait à Ulfila avec une nécessité absolue, et Christ-Dieu fait homme pour nous et mort sur la croix pour nous sauver, voilà sans doute toute la théologie qu'il prêchait durant les longues années de son activité missionnaire.

Ulfila se prononça donc pour l'arianisme tel que l'avait formulé le concile de Rimini; mais cette formule

[1] Socrate, Hist. Eccl., II, 37, 41. Cité par Révillout, p. 97.

Digitized by Google

était si vague que l'esprit subtil des Grecs en sut faire sortir toutes les querelles qu'il renfermait, et à peine le symbole de Rimini était-il rendu public que déjà les ariens se divisèrent en deux partis : les uns prétendant que le Fils n'est semblable à son Père que selon la volonté, et niant la divinité du Verbe, les autres se rapprochant des catholiques, et affirmant que le Fils était semblable au Père selon la substance. L'évêque des Wisigoths semble se rattacher à cette dernière opinion ; cependant son arianisme est une doctrine toute particulière, différente à la fois de l'arianisme et du sémiarianisme ; la suite de notre travail en donnera la preuve.

Ulfila, dans sa doctrine de la trinité, comme nous l'enseignent son testament et son disciple Auxentius, part de l'unité absolue de Dieu. Il y a un seul vrai Dieu, non engendré, par conséquent sans commencement et sans fin, ainsi éternel ; il est la cause première de toutes choses, il est illimité, incompréhensible, invisible, immense, immortel. L'unité de Dieu exclut toute distinction, toute séparation dans la substance. La créature est sortie du néant, car la cause première n'a pas recours à une matière primordiale pour créer. Le Créateur, un et indivisible, a créé et engendré le Fils unique, non pas pour scinder sa substance ou pour la diminuer, mais uniquement pour manifester sa bonté et son amour. En vertu de sa puissance et de sa volonté, il a produit cet acte de souveraine liberté, sans que sa substance ait été altérée ou seulement modifiée. Le Fils de Dieu, d'après Ulfila, est donc, comme aussi pour les

Digitized by Google

autres ariens, non pas un être provenant de la substance de Dieu, mais une créature sortie du néant, ἐξ οὐκ ὄντων. Cependant le Fils, étant l'auteur de toutes choses, est très-différent du reste des créatures; il est né Dieu et ne diffère du Père que par sa génération dans le temps. Mais étant Dieu, il est immuable: ce n'est donc pas un certain mérite moral et religieux, son absolue perfection humaine qui lui ont conféré le nom de Dieu, les attributs et les honneurs divins, mais bien sa nature, son essence même. En ce point il diffère d'Arius et se rapproche d'Eunomius. En effet, si l'évêque wisigoth affirme que la majesté divine est inhérente au Fils de sa nature même, s'il n'hésite pas à l'appeler Dieu dans toute la force du terme, bien qu'il y ajoute l'épithète de *secundus* pour faire ressortir sa génération, s'il le désigne comme un être intermédiaire entre le Dieu suprême et la créature, comblant l'abîme entre l'infini et le fini, nous voyons avec évidence qu'il s'éloigne considérablement d'Arius, pour qui le Fils est la créature la plus parfaite, divin mais jamais Dieu. Le Fils est le point de départ pour la série des êtres spirituels: mais revêtu d'une majesté incréée, et créateur de l'univers, il se distingue nettement du monde visible et invisible, dont il est l'auteur unique. Sans doute il n'existe que par le Père, après le Père, pour le Père et pour la glorification du Père; mais il est aussi en plein droit de revendiquer les noms de *magnus deus, magnus dominus, magnus rex*; il est au même titre que le Père, un *mysterium magnum*. Glorifiant le Père par la création et la rédemption, il est pour cette raison appelé *provisor, legis-*

Digitized by Google

lator, redemptor, salvator. La rédemption forme l'œuvre capitale de Jésus; c'est par elle et par la création qu'il se distingue des êtres inférieurs, des créatures. «*Non habentem similem suum,*» dit Ulfila dans son testament. A la majesté inhérente à sa nature vient se joindre comme conséquence nécessaire de son caractère divin, une puissance, une dignité qui d'aucune façon ne sont susceptibles d'une comparaison avec la perfection relative de quelques créatures.

Auxentius après avoir exposé la doctrine de son maître quant au Père et au Fils, indique[1] les motifs qui ont déterminé Ulfila à rejeter les opinions des Homoousiens: si la force infatigable du Fils unique, dit-il, a pu créer facilement le céleste et le terrestre, le visible et l'invisible, comment admettre que le Père dans lequel il n'y a ni variation, ni changement, ait créé un être en tout point identique à lui-même. Ulfila repousse donc énergiquement l'idée nicéenne d'une égalité absolue du Père et du Fils; non-seulement il les distingue l'un de l'autre, mais il les sépare très-nettement. Il rejette également l'erreur des Homoiousiens, en établissant une différence entre la divinité du *Dei ingeniti* et celle du *Dei unigeniti*. Le Père en effet est le Créateur du créateur, et le Fils est le créateur de toute la création; le Père est le Dieu du Seigneur (*domini*), et le Fils est le créateur de toute créature. S'il y a ressemblance entre le Père et le Fils, elle ne saurait résider dans leur substance, comme l'enseignent les

[1] Waitz, p. 18.

Digitized by Google

Macédoniens, mais uniquement dans leurs manifestations ou plutôt dans leur mode d'action; car de même que le Père, pour révéler son amour et sa puissance, a engendré le Fils du néant, ἐξ οὐκ ὄντων, le Fils aussi pour faire éclater son amour et sa puissance, a tiré le monde du néant.

En résumé nous dirons donc: d'après les convictions de l'évêque goth, la ressemblance des deux premières personnes de la divinité n'est pas à chercher dans leur essence, puisque la substance d'un Dieu non engendré et celle d'un Dieu engendré sont absolument différentes, mais dans leur puissance, leur majesté, leurs manifestations, en un mot dans les attributs divins également départis à tous les deux. Cette idée se retrouve chez Eunomius. D'après lui, la volonté en Dieu, qui est en même temps sa force créatrice, est séparée de sa substance et existe par elle seule. Ulfila procède de la même manière; il scinde en Dieu la volonté de sa substance.

Ces quelques données suffisent pour caractériser cette christologie qui porte un cachet tout particulier, et ne se retrouve dans aucun autre système. Nous n'hésitons pas à déclarer que l'évêque goth avait sans doute la conviction intime que sa doctrine était la seule vraie et pure, telle que la renferment les Saintes-Ecritures; car s'appuyant en toute occasion, dans ses traités et dans ses prédications, sur les textes sacrés, il lance l'anathème contre les hérétiques de tout nom, les Manichéens, les Marcionites, les Montanistes, les Sabelliens, les Patripassiens, les Photiniens, les Novatiens, les Donatistes, les Homoousiens, les Homoiousiens, etc.

Digitized by Google

Pour compléter la doctrine d'Ulfila sur la trinité, il nous reste à parler du Saint-Esprit. Ulfila enseignait que le Saint-Esprit ne se confond avec aucune des deux premières personnes de la trinité, mais que le Fils a servi d'intermédiaire à sa création par le Père. Il existe, il est vrai, avant toutes choses, et cependant il n'est ni le premier ni le deuxième Dieu; il est, comme s'exprime Auxentius, *a primo per secundum in tertio gradu subtitutus*. Seuls le Père est non engendré et le Fils engendré; le Saint-Esprit, au contraire, est la créature au troisième degré, il est l'effet de la volonté du Père se manifestant par l'action du Fils unique. Pour corroborer cette doctrine, l'évêque goth cite à l'appui des passages de la Bible, tels que Jean 1, 3; 1 Cor. 8, 6. Les noms de *deus*, de *dominus* ne sauraient donc convenir au Saint-Esprit, qui n'est ni auteur ni créateur, mais simplement *illuminator, sanctificator, doctor, educator, adjutor, predicator, consolator, interpellator, virtus illuminans et sanctifians*. Serviteur de Christ, son Maître, il départit aux fidèles les dons de la grâce de leur Sauveur, il est le sceau dons ils sont marqués pour le jour de la délivrance (Eph. 4, 30).

En comparant la doctrine d'Ulfila sur la trinité avec les anciennes triades payennes, il est impossible d'y méconnaître une certaine parenté avec l'enseignement de l'évêque goth. Le paganisme, en effet, groupant ses divinités trois à trois, nous présente en premier lieu la triade d'Odin, de Vili et de Ve. Odin, l'esprit vivifiant, immanent à toutes choses, l'auteur des êtres spirituels, a formé la matière cosmique primordiale (*Urstoff*).

Digitized by Google

Vili, dont le sens étymologique est volonté, sert d'intermédiaire à la formation du monde. Enfin Ve, de veihs=saint, est la force sanctifiante qui pénètre l'univers. A côté de cette triade, nous en avons une infinité d'autres, celle d'Odin, de Hœnix et de Lodur; celle d'Odin, de Thor et de Fricco, etc. Mais aucune de ces divinités n'étant éternelle, Ulfila ne pouvait rattacher directement sa doctrine à ces triades, car pour lui les trois personnes de la trinité chrétienne sont éternelles. Sans doute, le paganisme a fini par établir au-dessus de ces divinités mortelles et périssables un Dieu tout-puissant, dirigeant les destinées du monde, des dieux et des hommes, qu'il a appelé miotudr. Mais si l'évêque goth pouvait en quelque sorte ramener à cette idée d'un dieu suprême sa conception du Dieu chrétien, sa théodicée néanmoins diffère essentiellement de celle des payens, car il maintient avant tout l'unité et l'indivisibilité de Dieu, fait ressortir nettement sa transcendance et le sépare du monde par un abîme, contrairement au paganisme qui se plaît à mêler les dieux aux hommes. Son Dieu est *ingenitus, increatus, substantiâ incorporalis, inindigens;* jamais doctrine payenne, surtout celle que le savant Goth était appelé à combattre, ne s'était élevée à une pareille hauteur de conception.

Partant donc de l'idée d'un Dieu essentiellement transcendant, Ulfila devait se demander comment il est possible de combler l'abîme entre Dieu et le monde, comment l'infini peut entrer en contact avec le fini. Il surmonte la difficulté, que déjà avant lui tant de nobles esprits avaient essayé de résoudre, en admettant,

Digitized by Google

comme nous l'avons vu, un intermédiaire, qui est appelé *Creator creationis*, parce qu'il crée et engendre, bien qu'il soit lui-même créé et engendré par le Père. Le monde, sorti du néant, est l'œuvre du Fils, et comme le paganisme suppose toujours une matière cosmique primitive, il y a là une différence capitale entre les deux cosmogonies payenne et chrétienne.

La triade d'Ulfila, infiniment supérieure sans doute à celles des payens, renferme néanmoins des traces de polythéisme; car elle n'est qu'un véritable trithéisme. Il n'y a aucune connexion intime entre les trois personnes de la trinité de l'évêque goth. En effet, le Père seul est vrai Dieu au sens absolu du mot, dit Ulfila; indivisible, sa substance n'a été ni scindée ni modifiée, lorsqu'il engendra le Fils; car l'effet de sa puissance et de sa volonté ont suffi pour créer le Fils et lui attribuer les forces nécessaires à son œuvre créatrice et rédemptrice. La substance du Père n'a donc été pour rien dans cette génération. Le Sauveur lui-même, essentiellement différent de l'être suprême, l'est à plus forte raison encore des hommes, qu'il était appelé à sauver. Et si Ulfila le désigne par le nom de *secundus Deus*, ce n'est jamais au sens strict du mot *Deus*. Quant au Saint-Esprit, l'évêque goth lui refuse d'un côté les qualifications de *Deus* et de *Dominus*, mais de l'autre, il voit en lui plus qu'une simple force : il le caractérise en affirmant son existence personnelle; il est créé par le Fils, différent de la créature et digne d'une vénération divine. Le Saint-Esprit nous apparaît donc comme une véritable divinité, inférieure, il est

Digitized by Google

vrai, à la seconde, comme celle-ci l'est à la première. Le trithéisme est évident, et nous nous trouvons par suite en présence d'un véritable polythéisme, qu'on pourrait appeler chrétien.

Cependant nous n'avons garde de prétendre qu'Ulfila ait voulu, en connaissance de cause, enseigner une pareille doctrine. Bien au contraire, nous avons la conviction intime, que tous les efforts de l'évêque wisigoth tendaient à faire ressortir le monothéisme chrétien le plus strict. Et si, en séparant d'une manière trop tranchée les trois personnes de la trinité, en négligeant de préciser leurs rapports mutuels, il est tombé d'une manière inconsciente dans le trithéisme, il faut attribuer cette déviation de la saine doctrine aux nobles mobiles mêmes qui l'ont déterminé à rattacher en quelque sorte l'enseignement chrétien à l'ancienne mythologie payenne et à le rendre aussi clair et compréhensible que possible.

Une dernière question qui se pose à nous, est de savoir s'il y a dans la traduction d'Ulfila des traces d'arianisme. Pour la résoudre, il faut consulter les passages des Saintes-Ecritures qui parlent des rapports entre le Père et le Fils. L'un de ces textes est Rom. 9, 5, dans lequel Ulfila a rendu le mot θεος par l'expression gothique *guth*, qui signifie Dieu. Déjà Angélo Mai, Castiglione et bien d'autres après eux, se sont appuyés sur ce passage pour prouver que l'arianisme ne se retrouve pas dans l'œuvre capitale de l'évêque goth, soit que sa conversion à cette doctrine ait été postérieure à sa traduction, soit que des considérations tout extérieures seulement l'aient déterminé à marcher sur les traces d'Arius, soit encore que sa grande vénération pour le

Digitized by Google

livre sacré l'ait empêché à en altérer le contenu[1]. D'autres savants, tels qu'Aschbach[2], ont voulu voir dans le passage en question une preuve du fait plus que discutable, que les Goths étaient ariens pour la forme, catholiques pour le fond. Mais la présence de l'arianisme a semblé presque évidente à beaucoup de théologiens dans la traduction d'Ulfila, du passage Philip. 2, 6 : οὐχ ἁρπαγμὸν ἡγήσατο τὸ εἶναι ἴσα θεῷ. En effet, le mot ἴσος est remplacé dans le texte gothique par l'adjectif *gáleiks*, qui n'indique qu'un rapport de ressemblance. Si l'évêque goth avec intention a traduit θεος par *galeiks*, le passage est certainement entaché d'arianisme, car pour rester fidèle au contexte, l'auteur aurait dû se servir du mot *ibns*, qui correspond exactement à ἴσος. Enfin, pour imputer l'hérésie arienne à Ulfila, on allègue encore l'absence de l'épître aux Hébreux, que les disciples d'Arius rejetaient du canon. Néanmoins toutes ces preuves ne nous paraissent pas assez concluantes. Esprit d'une droiture peu commune, l'évêque goth, qui s'était fait une tâche de traduire les Saintes-Ecritures aussi fidèlement que possible, ne devait pas songer à y faire entrer sa propre doctrine. Il n'était pas un de ces sectaires qui osent étayer leurs vues personnelles du témoignage de la parole de Dieu cité à faux, ou un de ces hommes d'école qui savent plier tous les textes aux exigences de leurs systèmes. Il était le grand missionnaire, le noble réformateur de son peuple, et semblable à Luther, aimant l'église de Christ

[1] Ulfilæ partium ineditarum specimen Mediol., 1819, præf., p. 17. Cité par Krafft, p. 346.

[2] Aschbach, Geschichte der Westgothen, p. 217.

Digitized by Google

et sa patrie d'un égal amour, il devait comme ce dernier, donner à sa nation le code sacré dans une langue belle, claire, mais avant tout fidèle et pure de tout alliage. Nous avons donc peine à croire qu'Ulfila ait sacrifié en faveur de sa doctrine, la fidélité au texte. Nous ne pourrions dire autant du *Skeireins*.

L'auteur du *Skeireins* est arien décidé; cependant sa conception de la personne de Christ est très-élevée; le parallèle qu'il nous trace entre Jésus et son précurseur immédiat le prouvera. Le Baptiste, dit-il[1], a simplement préparé les esprits pour la prédication de l'Evangile, il a révélé la gloire et la majesté du Seigneur; ses paroles: celui qui vient d'en haut, est au-dessus de tous, établissent une ligne de démarcation précise entre le Sauveur et toute créature. Par ces mots, le Baptiste désigne la gloire éternelle du Seigneur, qu'il appelle «céleste», «venu d'en haut», tandis que lui-même, parlant de choses terrestres, se nomme «terrestre»; il est homme, et son témoignage rendu à la justice ne l'élèvera pas au-dessus des conditions de la nature humaine. Jésus-Christ au contraire, a manifesté par la création ses attributs divins, par son œuvre rédemptrice son caractère messianique. Il est venu du ciel, il est supérieur à toutes choses, il a révélé les mystères qu'il a vus et entendus auprès du Père. Il y a bien plus encore, dit le commentateur, Jean-Baptiste n'a pas seulement annoncé la majesté de son divin Maître, des siècles à l'avance; il s'est même élevé contre la querelle impie de Sabellius et de Marcellus,

[1] Voy. Massmann, Ulfilas Skeireins, p. 576-588.

Digitized by Google

qui, en osant affirmer l'unité parfaite du Père et du Fils, ne font plus d'eux qu'un seul être. Revenant à cette polémique contre Sabellius, l'auteur cite le passage Jean 5, 19. 20, d'après lequel le Fils déclare qu'il ne fait rien par lui-même, mais tout sur l'ordre et la manière du Père. Il en conclut que le Père et le Fils sont deux personnes essentiellement différentes. Le premier aime, le second est aimé; le premier montre les œuvres, le second les exécute; le Père, par exemple, ressuscite les morts et les rappelle à la vie, de même le Fils par imitation ressuscite qui il veut. A l'appui de la même doctrine sur la distinction des deux personnes, le commentateur en appelle encore au passage Jean 5, 22 : le Père ne juge personne, mais il remet tout jugement à son Fils.

Si donc, dit-il, le Père et le Fils étaient une seule et même personne, comment admettre que cette même personne juge et ne juge pas? — Et si l'on oppose à ce raisonnement le passage Jean 5, 23, qui revendique au Fils, selon les opinions des évêques catholiques, une vénération égale à celle du Père, notre auteur répondra que cette interprétation n'a que l'apparence de l'exactitude. Il ne convient au Fils, semblable et non égal au Père, qu'une vénération semblable à celle du Père. L'auteur de notre commentaire subordonne donc, comme nous l'avons vu, le Fils au Père, sans jamais toutefois le faire descendre, comme le fait Arius, au rang d'une simple créature. Elevé au-dessus de tous les êtres, il occupe une place unique à côté de son Père, grâce surtout à son œuvre rédemptrice, dont les origines remontent bien au-delà de son incarnation

Digitized by Google

et se trouvent déjà dans les longs siècles de préparation de l'ancienne alliance, dans les enseignements des prophètes, les envoyés du futur Messie. Mais il ne revêtit une forme corporelle que lorsque la puissance du mal avait atteint sa dernière limite, et que l'attente d'une délivrance était devenue la plus vive au milieu de la pauvre humanité déchue. C'est alors qu'il fit son entrée dans le monde, qu'il apparut comme la justice elle-même, afin qu'en se sacrifiant, il sauvât la créature qui soupirait après lui tant de siècles déjà. Sans doute, le Messie aurait pu par un effet de sa toute-puissance délivrer les hommes du pouvoir de Satan, sans prendre un corps humain; mais il voulait librement et poussé par son amour insondable, endurer les peines méritées par sa créature, comme il voulait par contre que l'homme qui s'était librement décidé pour Satan, en transgressant les commandements de Dieu, adoptât aussi librement la doctrine de son Sauveur et s'assimilât sa grâce, en méprisant les séductions du diable. Il ressort de ces quelques données, avec la dernière évidence, que le mal d'après notre auteur, n'est pas une nécessité innée à notre nature, mais le fruit de la volonté libre de l'homme entraîné par Satan au mal. Heureusement il ne connaissait pas encore la théologie qui n'a pas rougi d'appeler le péché, qui a produit tant de monstruosités dans le monde, une *felix culpa!* — Le salut individuel, nous suivons toujours les idées de notre auteur, réside dans la foi, dans l'acceptation libre des fruits de la rédemption, de la grâce qui, d'après la volonté de Dieu s'est manifestée en Christ, est offerte à l'homme par Christ. Jésus nous sauve par sa doctrine

Digitized by Google

et par son œuvre; comme docteur, il prêche la justice et recommande l'observation libre des commandements divins; mais le dénouement tragique de la vie du Messie dans ce monde, est aussi pour le commentateur le point culminant de sa sotériologie. En effet, Christ expirant sur la croix nous acquiert par sa mort expiatoire notre justification devant Dieu. Cependant d'après Jean 3, 5, ajoute notre auteur, le baptême est indispensable pour conférer au fidèle les grâces acquises par Christ. Ce baptême est essentiellement différent de celui de Jean-Baptiste, car ce dernier n'est qu'une préparation au premier, un baptême de repentance promettant simplement le pardon des péchés, sous la condition d'un repentir sincère. Le baptême chrétien, au contraire, assure au fidèle avec le pardon réel des péchés et la possession du Saint-Esprit, l'entrée dans le royaume glorieux de Dieu.

En jetant un coup d'œil rétrospectif sur la doctrine que nous avons essayé d'esquisser sommairement, nous ne pouvons nous empêcher d'y reconnaître une grande analogie avec celle d'Ulfila. Et si nous tenons encore compte d'une foule de détails de langue et d'autres, surtout de la polémique ardente qui se manifeste dans le *Skeireins* contre les hérétiques, à laquelle, suivant les récits d'Auxentius sur son maître, l'évêque goth se livrait non sans passion, on ne nous accusera pas de présomption, en attribuant ce commentaire à Ulfila.

Il n'est pas dans notre sujet de faire une critique de la doctrine de l'évêque goth; des savants bien mieux qualifiés que nous pour un pareil travail l'ont fait bien.

Digitized by Google

souvent. Mais nous ne pouvons en terminant nous empêcher d'ajouter encore une remarque. D'un côté, le noble apôtre des goths a été décrié par les catholiques comme un hérétique, dont l'enseignement aurait été aussi fatal au règne de Dieu que les errements de la plus funeste doctrine; de l'autre, il a été par les ariens prôné comme le porte-drapeau de leur parti, comme le chef de phalanges compactes qui pendant plus d'un siècle menaçaient de percer et de mettre en déroute les rangs serrés, formés déjà par les catholiques autour de Rome et de son idôle. Il n'a été ni l'un, ni l'autre. Au milieu des débats théologiques de son époque, pour lesquels il devait ressentir une répugnance d'autant plus forte que son caractère éminemment pratique et les destinées mêmes de sa vie le portaient de préférence vers le champ plus noble de l'activité missionnaire, il a su sauvegarder son autonomie. Il n'a juré que sur la parole de Christ, son maître; aussi sa doctrine n'est-elle liée que par de faibles attaches aux différents systèmes en vogue dans son temps. Sans doute, bien des points dans son enseignement rappellent l'arianisme, nous n'en disconviendrons pas; mais tout esprit libre de prévention nous accordera, qu'un abîme le sépare d'Arius. Mieux que tous les développements, un rapide exposé de la doctrine de ce dernier nous fera voir la justesse de notre assertion et l'énorme distance entre les opinions des deux théologiens. Dieu n'est pas Père de toute éternité, dit Arius, il y avait donc un temps où le Fils était encore dans le néant. Créature comme les autres, le Fils n'est pas par son essence semblable au Père. Jusqu'ici Ulfila semble d'accord avec le célèbre

Digitized by Google

presbytre. Mais lorsqu'Arius enseigne, au dire de Socrate, que Jésus n'est point, par sa nature, vrai Verbe et vraie sagesse, qu'il n'en est que la figure, qu'ignorant la nature, l'essence, et le mystère impénétrable du Père, il lui est totalement étranger, nous sommes bien loin des convictions de l'évêque goth. L'existence même du Fils est contingente ; il ne fut créé que pour l'homme, et si Dieu n'avait pas songé à notre création, le Fils serait resté dans le néant : telles sont les déclarations d'Arius. Aussi ne recule-t-il pas devant la conséquence logique de ces prémices : le Fils est par sa nature sujet au changement, à l'altération, au péché même; comme les anges rebelles, il est faillible, et s'il n'a pas failli, cela ne prouve que son absolue perfection humaine. Ulfila, au contraire, comme nous l'avons vu, proclame hautement du moins l'éternité relative du Fils, ses attributs, son caractère de Dieu, qui ne lui sont conférés par aucune perfection morale, mais bien par sa nature même. Il crée, il sauve librement le monde et ne sert pas d'instrument passif pour la manifestation de la volonté du Père. En un mot, nous sommes bien près d'admettre que le *secundus deus* du savant Goth se confond presque avec le *logos* de Jean ; et, s'il y a subordination de la seconde personne de la trinité à la première, elle ne consiste pas dans une infériorité quelconque du Verbe, mais dans cette priorité dans l'existence du Père, qui est tellement minime qu'elle échappe presque à la conception humaine ; car le Dieu-amour devait de toute éternité posséder l'objet de son amour. Certes, une pareille doctrine n'est pas entachée d'hérésie, et si elle ne saurait être appelée

Digitized by Google

biblique, elle est du moins intimement liée à la christologie d'un saint Paul. Notre assertion est confirmée par la belle profession de foi, qu'Ulfila, au dire d'Auxentius, a laissée peu avant sa mort comme un testament à son peuple. Nous ne pouvons nous empêcher de donner ici une place à cet important document, d'autant moins qu'à l'heure solennelle de la mort les paroles d'un grand homme ont plus de poids. «*Ego Ulfila episcopus et confessor semper sic credidi et in hâc fide solâ et verâ testamentum facio ad Dominum meum. Credo unum esse Deum patrem, solum ingenitum et invisibilem, et in unigenitum filium ejus dominum et Deum nostrum, opificem et factorem universe creature, non habentem similem suum — ideo unus est omnium Deus, qui et de nostris (?) est Deus — et unum spiritum sanctum, virtutem inluminantem et sanctificantem — ut aït Cristus propter correctionem ad apostolos* [*suos*] : «*Ecce ego mitto promissum patris mei in vobis, vos autem sedete in civitatem Hierusalem quoadusque induamini virtutem ab alto*» ; *item* : «*Et accipietis virtutem supervenientem in vos sancto spiritu*» — *nec Deum nec Dominum, sed ministrum Cristi..... nec.... [sed] subditum et obœdientem in omnibus filio, in filium subditum et obœdientem...., in omnibus Deo patri..... ..... per Christum..... spiritu sancto.....*»

Quel noble témoignage de la foi en Christ, renfermé dans ces paroles si simples et si touchantes ! On n'y trouve point de traces de cette polémique ardente ou plutôt de cette haine théologique trop commune à

Digitized by Google

cette époque ; point de traces de ces déplorables querelles sur les expressions de ὁμοουσιος et de ὁμοιουσιος, qui alors déchiraient les liens les plus étroits de parenté et d'amitié et portaient la division et la confusion dans les hameaux les plus retirés, dans les cabanes les plus humbles. La Bible, la parole de Dieu crue avec la simplicité d'esprit d'un véritable chrétien, telle est la règle de foi, la norme des croyances pour Ulfila ; Auxentius, son disciple, nous l'affirme, et sa belle traduction du livre divin en est un témoignage. Veut-on l'appeler un théologien, nous lui revendiquerons le beau nom de théologien biblique, qui ne se laisse lier par aucune entrave d'école. Que Jésus-Christ soit consubstantiel avec le Père, ou non, qu'il soit une hypostase métaphysique ou non, de telles questions ne devaient que médiocrement exciter son intérêt. Mais ce qu'il savait avec la dernière évidence, c'est que ce Jésus, son Sauveur et celui du monde, l'appelait à l'œuvre la plus méritoire, la plus belle, qui puisse être assignée à l'homme, à porter la lumière de l'Evangile dans des contrées jusqu'alors enveloppées des plus épaisses ténèbres du paganisme.

Eh bien ! par une activité infatigable de plus de 40 ans, Ulfila a fidèlement rempli la mission qui lui incombait. Par ses efforts incessants pour l'avancement du règne de Christ, pour le bien-être moral et même matériel de son peuple, par sa fidélité constante à son noble but dans un temps de bouleversement et de désarroi complet, il a pleinement mérité le glorieux surnom de Moïse, dont ses contemporains déjà l'ont honoré. La postérité n'a pas tardé à ratifier ce jugement

Digitized by Google

sur Ulfila, le vaillant soldat de l'armée de Christ. Seuls, quelques catholiques, toujours prêts à lancer l'anathème, ont osé le condamner. Quant à nous, nous avons la conviction intime que la véritable Eglise chrétienne ne refusera jamais ses hommages au vénérable évêque des Goths, à l'apôtre de paix, qui amena tant de milliers de payens aux pieds de leur Sauveur.

Vu,
Le président de la soutenance :
Ed. REUSS.

Digitized by Google

THÈSES.

1. Les Saintes-Ecritures seules ont une autorité souveraine en matière religieuse : elles sont la norme de la foi et de la vie chrétienne.

2. La règle souveraine de l'herméneutique est d'expliquer la Bible sans parti pris.

3. On ne fait partie de la société chrétienne qu'à la condition de croire aux principes fondamentaux du christianisme.

4. La résurrection de notre Seigneur est d'après l'Evangile un fait réel.

5. Le principe essentiel du protestantisme n'est pas le libre examen, mais une soumission à la parole de Dieu renfermée dans les Saintes-Ecritures.

6. La meilleure méthode apologétique se contente d'affirmer les vérités chrétiennes.

7. La manière dont l'Eglise recrute ses membres est contraire aux principes évangéliques.

8. La manière dont l'Eglise recrute son ministère n'est pas conforme aux principes évangéliques.

Digitized by Google

9. Le saint ministère est d'une nécessité relative et non absolue.

10. Le sermon doit être à la fois moral et dogmatique.

11. Le but principal du sermon est d'édifier ; le prédicateur s'adressera donc de préférence au sentiment religieux et non à la raison.

12. La communauté devrait avoir la plus grande part dans la nomination de son pasteur.

13. Les objections élevées contre l'utilité de la mission extérieure reposent sur un fondement peu solide.

14. Sans méconnaître les avantages qui peuvent résulter pour l'Eglise de la formation de sectes, nous croyons que l'universalisme de l'Eglise répond toujours mieux à l'esprit de l'Evangile que le particularisme des sectes.

15. D'après Paul, l'homme est justifié par la foi, d'après Jacques, il l'est par les œuvres. Est-ce à dire qu'il y a contradiction entre les deux doctrines ?

16. Entre l'Eglise et l'Etat il n'y a pas un dualisme absolu.

Digitized by Google

lative

dogm

le ps
time

le pa

de
t pe

it re
nous
ours
des

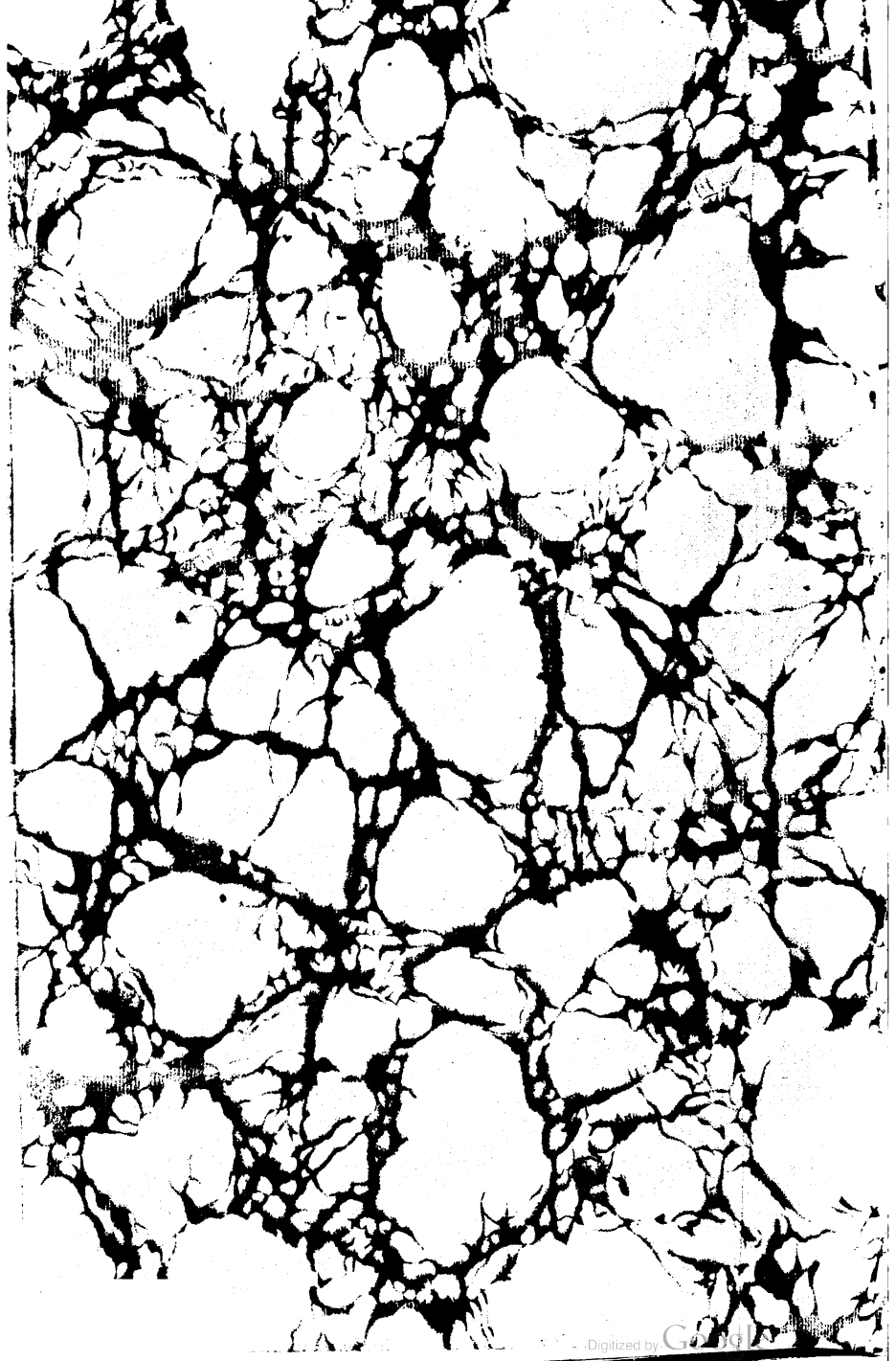
d'a
u'il

me

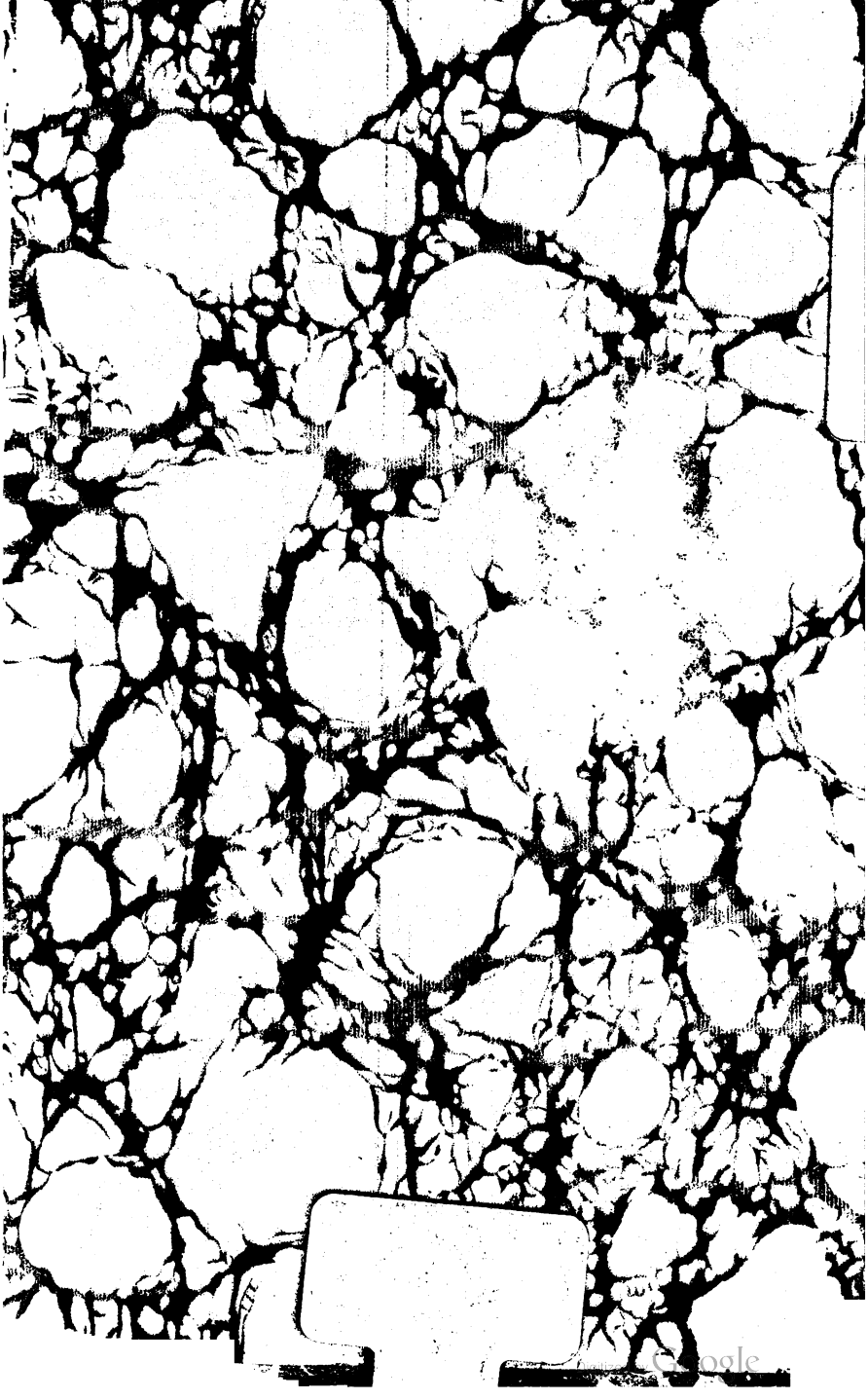
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



Google

Digitized by Google